

ALOÏS

**ROMANCE
TRAGIQUE
À TOULOUSE**

Roman

Au volant de sa Dacia Sandero, Jocelyne Pasquet roulait lentement. En cette fin d'après-midi le soleil était encore brûlant sur Toulouse. Beaucoup plus chaud qu'un mois de juillet habituel. Sans doute le dérèglement climatique. Vitre baissée, le coude à la portière, la jeune femme profitait du léger courant d'air tiède venant de la Garonne. Comme chaque samedi sa vacation de caissière au petit supermarché de la Grand-rue Saint Michel s'était achevée à 17 heures. Comme chaque samedi elle était allée reprendre son fils Kevin à la sortie de la piscine Alfred Nakache sur l'île du Grand Ramier.

Elle n'était pas pressée de regagner leur petit appartement au septième étage de la grande barre de logements de l'avenue Jean Moulin dans le quartier Empalot en cours de rénovation. L'air devait y être encore irrespirable.

Par le pont du Garigliano et le boulevard des Récollets elle atteignit la contre-allée qui passe derrière le long bâtiment, car on ne pouvait pas se garer devant. Ses écouteurs sur les oreilles, Kevin n'avait pas quitté des yeux l'écran de son téléphone portable. Il sursauta en même temps que sa mère lorsqu'un choc violent assorti d'un bruit étrange ébranla la petite voiture. Quelque chose venait de heurter le toit.

Jocelyne enfonça la pédale de frein sans même débrayer. La Dacia s'immobilisa net, moteur calé. Kevin ôta ses écouteurs.

— Maman ! C'est quoi, ça ?

En guise de réponse une masse sombre passa devant le pare-brise et glissa sur le capot avant d'être projetée sur le sol quelques mètres devant la voiture à l'arrêt.

— J'en sais rien. Je vais voir. Bouge pas de là.

Jocelyne jeta ses lunettes de soleil sur le siège, sortit prestement de l'auto et s'avança vers ce qu'elle reconnut comme une forme humaine désarticulée. Déjà quelques curieux accouraient et commentaient.

— C'est la voiture qui l'a renversé ?

— Impossible ! Il n'y a pas de trace à l'avant de l'auto.

— En revanche le toit est tout cabossé.

— Oui, c'est ça. Moi, je l'ai vu tomber de là-haut.

— Au lieu de discuter on ferait mieux d'appeler les secours.

— Vous fatiguez pas ; c'est plus la peine.

Jocelyne approcha du corps disloqué et inerte. C'était un homme de petite taille. Son sweat noir, déboutonné et retroussé, lui couvrait partiellement la tête ne laissant entrevoir qu'une partie du visage tuméfié. Impossible de lui donner un âge. Un filet de sang s'écoulait sur le bitume. Les sapeurs-pompiers rapidement arrivés ne purent que constater le décès.

À l'instar de la plupart des curieux accourus, Jocelyne parcourait du regard la façade du bâtiment. Un étage sur deux était doté, sur toute sa longueur, d'une galerie en forme d'interminable balcon permettant l'accès aux divers logements. À la verticale de l'endroit où la voiture avait été percutée, rien ne distinguait le garde-corps des autres secteurs. Rien ne permettait de comprendre d'où, exactement, le corps était tombé.

Acte de malveillance ou geste de désespoir ? Les policiers, arrivés sur place à leur tour, allaient devoir chercher une réponse.

*

TROIS MOIS PLUS TÔT

Sur l'étroit trottoir des allées Charles De Fitte, la file d'attente s'allongeait devant la boulangerie-pâtisserie Legal. C'était habituel chaque dimanche en fin de matinée. Depuis bientôt quatre ans, Jean Legal avait repris ce fonds de commerce avec succès. Son père tenait déjà une boulangerie-pâtisserie à Lorient et avait transmis à son fils unique tout son savoir et ses petits secrets. À l'heure de la retraite anticipée du père, pour raison de santé, Jean avait pris la succession. Mais il avait rapidement revendu pour venir s'installer à Toulouse. Son épouse, Aimée, ne s'était pas habituée au climat humide du Morbihan, elle avait fortement insisté pour que le couple s'établisse en Haute-Garonne d'où elle-même était originaire. Jean Legal avait alors racheté son affaire à un boulanger sans héritier du quartier Saint Cyprien à Toulouse. Il avait gardé à son service Fabian Abadie, boulanger de 31 ans, qui secondait depuis des années l'ancien patron.

Très vite les affaires avaient prospéré, la clientèle s'était accrue, car Jean Legal avait remarquablement développé l'offre du magasin. En plus des excellentes pâtisseries qui faisaient la réputation du magasin, il avait introduit dans sa gamme de pains la « baguette bretonne », spécialité de son invention. À la fine croûte dorée et au goût délicat, ce pain conservait toute sa fraîcheur pendant deux jours. Son succès avait été immédiat.

En ce dimanche matin la boutique résonnait des demandes de clients.

— Deux tartelettes aux fraises et une Bretonne, s’il vous plaît.

— Deux Bretonnes.

— Un pain de seigle et une Bretonne, Madame.

— Une Tradition, s’il vous plaît.

— Quatre éclairs au chocolat et deux Bretonnes...

Aimée Legal, qui assumait la vente et tenait la caisse, était quelque peu débordée. Comme prévu en cas d’affluence, le jeune commis Julien Cazenave avait quitté son laboratoire de pâtissier pour venir aider en boutique. Il était fier de voir combien les clients appréciaient ses créations. Selon son patron, Julien était doué. En plus des classiques viennoiseries, il reproduisait parfaitement les recettes les plus originales et les plus compliquées à réaliser.

Tandis que Madame Legal s’appliquait à dire un mot aimable à chaque client, notamment les habitués qu’elle connaissait bien, Julien ne discernait dans toutes ces personnes qui défilaient devant le comptoir que des voix anonymes.

— Deux croustades...

— Quatre pastis gascons et deux Bretonnes...

— Deux éclairs au café...

— Une Bretonne et deux parts de Fénétra...

À une seule exception près. Il avait remarqué, tous les matins de la semaine, une jeune fille brune qui passait à heure régulière pour acheter une chocolatine, nom que l’on donne dans le grand Sud-Ouest à ce que le reste de la France appelle un pain au chocolat. Elle était toujours souriante. Ses longs cheveux châtain foncé lui couvraient les épaules. Elle était légèrement maquillée, en pantalon gris taille haute et veste blazer noire. Le regard pétillant et lumineux de ses yeux noirs n’avait pas manqué de troubler Julien. À tel point qu’il s’efforçait de venir en boutique mettre de l’ordre dans son présentoir à l’heure où passait la demoiselle qu’il s’empressait de servir. Ils n’échangeaient que les deux ou trois mots nécessaires à l’achat de la viennoiserie.

Le dimanche, elle ne venait pas. Ni le lundi, jour de fermeture de la boulangerie.

*

Le mercredi suivant, lorsque Julien vint réapprovisionner la vitrine, la jeune fille était déjà là, servie par Madame Legal. Elle déposa la monnaie sur le comptoir et sortit précipitamment.

— Désolée... Je suis en retard, je vais louper mon bus.

Julien se demanda pourquoi cette confiance qu'elle semblait lui adresser. Peut-être voulait-elle s'excuser de ne pas avoir attendu qu'il vienne la servir lui-même comme à l'habitude. Il n'y avait pourtant, entre eux, pas la moindre convention, pas même tacite. Il n'y pensa plus et retourna dans le laboratoire où Monsieur Legal expérimentait une nouvelle recette.

Julien avait un autre souci en tête. Son père venait d'être admis à l'hôpital Purpan pour une série d'examens approfondis. Depuis quelques semaines il toussait fréquemment, se plaignait de crampes abdominales, de nausées et d'essoufflement inhabituel. Les premières analyses avaient laissé soupçonner une pernicieuse intoxication probablement due à des produits phytosanitaires. Des examens complémentaires s'étaient avérés nécessaires pour mieux en identifier l'origine et déterminer un traitement. Il s'agissait probablement d'une maladie professionnelle, car André Cazenave, jardinier, avait manipulé durant des années toutes sortes de produits chimiques, herbicides et insecticides, dans l'exercice de son métier. D'abord dans une jardinerie des environs de Blagnac puis aux services des jardins de la ville de Toulouse. Son épouse, Élise, l'y avait fait embaucher après qu'elle-même était devenue hôtesse d'accueil à l'annexe de la mairie du quartier Saint-Cyprien. Malgré toutes les précautions imposées par la réglementation, il n'était pas impossible que des expositions répétées à des doses faibles de produit aient pu agir par voie respiratoire, par l'inhalation de poussières, ou même par voie cutanée car beaucoup de produits sont susceptibles de passer dans le sang après avoir traversé la peau.

Julien n'avait jamais connu son père malade. Cette hospitalisation l'inquiétait profondément. Son travail à la boulangerie l'occupait chaque matin dès 5 h 30 jusqu'à 10 h 30. Sauf le dimanche où il restait jusqu'à la fermeture à 13 h 30. Le reste du temps il était libre. Libre de se recoucher, jusqu'à midi ou plus, afin de parvenir à sa dose de sommeil. Libre d'occuper ses après-midi à diverses activités, plus fréquemment ludiques que culturelles ou sportives.

Exceptionnellement, compte tenu des circonstances, il se rendit à l'hôpital en milieu d'après-midi. Son père s'efforçait de conserver le moral en dépit de premiers diagnostics orientant les médecins vers une maladie chronique inflammatoire des bronches. Julien avait lu sur Internet que la bronchopneumopathie chronique obstructive est une maladie sérieuse que l'on peut traiter mais qui ne guérit pas vraiment. Il était habitué depuis toujours à voir en son père un homme robuste et énergique, plein de vitalité, qui ne se reposait presque jamais. S'il ne passait pas son temps libre à bricoler dans l'appartement il s'en allait cultiver une petite

parcelle de potager dans les Jardins familiaux du quartier La Fourquette, au sud de la ville. Le voir immobilisé dans ce lit d'hôpital causait à Julien un véritable tourment. Il se reprochait de ne pas s'être montré plus attentionné envers ce père qui avait tout fait pour lui assurer une enfance confortable et une bonne éducation. Pas plus que sa mère, il ne s'était opposé à son désir d'avoir un logement à lui dès sa majorité. Il l'avait même aidé à s'installer dans un studio de la rue des Teinturiers, à mi-chemin entre les allées Charles De Fitte et la Garonne. L'idée qu'il puisse ne pas se rétablir lui était insupportable.

Il quitta l'hôpital lorsque sa mère vint le relayer après son travail. Il lui fallut un bon quart d'heure de marche sur la promenade qui longe le fleuve entre le pont de l'Embouchure et celui des Catalans pour se débarrasser des idées noires qui lui envahissaient l'esprit. Il approchait de la rue des Teinturiers lorsqu'il s'entendit interpeller.

— Monsieur Julien ! S'il vous plaît... Attendez !

Il se retourna et vit arriver en courant la jeune fille aux chocolaines.

— Vous connaissez mon nom ?

— J'ai entendu la patronne vous appeler dans la boulangerie. Je ne vous ai pas froissé, j'espère. Moi, c'est Céline.

— Bonjour Céline... Que puis-je pour vous ?

— J'aurais besoin de vos conseils. Je ne voulais pas en parler devant tout le monde au magasin. C'est pour ça... je me suis permis de vous appeler dans la rue.

— Pas de problème. Dites-moi !

— Voilà. Demain on fête un anniversaire à la maison. Je voudrais apporter un beau grand gâteau. Je ne sais pas quoi choisir. Vous pourriez me conseiller ?

— Je peux essayer, mais c'est délicat quand on ne connaît pas les goûts des personnes.

— Nous sommes tous très gourmands, nous raffolons de la crème.

— Il y a tellement de gâteau avec de la crème... Vous préférez des parts individuelles ou bien un grand gâteau à partager ?

— Un grand, ça fait plus d'effet.

— Pour combien de personnes

— Avec mes parents et mes deux frères, ça fait cinq. Mais nous sommes tellement gourmands... On peut voir plus grand.

— OK... Disons pour huit à dix parts... On peut envisager un Paris-brest ou un Saint-honoré.

— C'est quoi ?

— Le Paris-brest est un gâteau en forme de couronne. Il est composé d'une pâte à choux croquante fourrée d'une crème mousseline pralinée. Le Saint-honoré, c'est une pâte feuilletée sur laquelle on dispose de la crème pâtissière entourée de petits choux à la crème nappés de caramel, le tout recouvert de crème Chantilly.

— L'idée de la Chantilly me fait déjà saliver. Vous pourriez m'en faire un beau pour demain après-midi ? Je passerai vers 18 h 30.

— C'est que je travaille seulement le matin... Mais je peux très bien le préparer et le garder au frais. Madame Legal vous le remettra quand vous pourrez passer.

La voix suave et le regard enjôleur de la jeune fille troublaient Julien qui se ravisa.

— En fait, pour parvenir à mon compte légal d'heures de travail je dois à mon patron deux heures supplémentaires chaque semaine. Il me laisse le choix de revenir l'après-midi qui me convient. Je pourrai repasser demain pour être là quand vous viendrez.

— Ce serait parfait. Merci beaucoup Julien. À demain.

*

Il regardait sa montre à chaque instant. Elle avait dit 18 h 30 et il était déjà 45. Et si elle ne venait pas ! Si c'était une mauvaise blague ! Qu'allait-il faire de ce grand gâteau pratiquement invendable à cette heure-ci ? L'arrivée de Céline tout essoufflée coupa court à ses considérations prosaïques.

— Désolée... Le bus était en retard. J'ai attendu presque un quart d'heure à l'arrêt Cartoucherie.

— Pas de souci Mademoiselle.

— Appelez-moi Céline.

— OK Céline. Voici votre Saint-honoré.

Julien souleva le couvercle du carton. Il était fier de sa réussite que son patron avait gratifiée d'un chaleureux compliment. Céline s'extasia.

— Il est magnifique. Vous êtes un champion.

Julien fit le modeste. Il se contenta de remarquer que les dimensions du carton en rendaient le transport malaisé.

— Avec votre grand sac d'un côté vous aurez du mal à porter le carton d'une seule main. Vous allez loin ?

— Pas vraiment. Nous habitons à l'autre extrémité des Allées, près du pont Saint Michel. J'en ai pour cinq minutes.

Surmontant sa timidité, Julien parvint à convaincre Céline qu'il pouvait l'accompagner puisque son temps de travail était terminé et que lui-même « allait par là »...

Chemin faisant Julien qui ne savait trop quoi dire se décida tout de même.

— Si je comprends bien je peux vous souhaiter un bon anniversaire.

Céline éclata de rire.

— Mais non, Julien. Vous n'avez rien compris. C'est l'anniversaire de ma mère. Moi, j'aurai vingt ans le deux décembre.

— C'est pas vrai ?

— Si c'est vrai. Pourquoi dites-vous ça ?

— Ben... Je veux dire que c'est incroyable, quoi. Moi aussi je vais avoir vingt ans le deux décembre.

— Ça s'appelle simplement une coïncidence. C'est vrai qu'il est rare de rencontrer quelqu'un né le même jour.

— Alors, nous sommes presque jumeaux.

— Pas vraiment. Garçon et fille c'est déjà rare. Il faut que deux ovules de la mère aient été fécondés en même temps. On dit alors que ce sont des jumeaux hétérozygotes.

— Waouh ! Impressionnant ! Comment savez-vous tout ça ?

— Après une année de prépa je suis en fac de médecine, à Purpan. Je me spécialise dans une formation de sage-femme.

— C'est chouette comme métier. Vous dites Purpan, au grand hôpital au nord de la ville ?

— Tout près de là, dans un établissement spécifique.

— Vous y allez par le bus 45 ?

— Oui, je le prends tous les jours.

— Vous allez encore parler de coïncidence, mais moi aussi depuis peu je prends ce bus pour aller voir mon père à l'hôpital. On aurait pu se rencontrer.

— Nous voici arrivés. C'est mon immeuble. Nous habitons au huitième.

— Voulez-vous que je vous accompagne jusque là-haut ?

— Pas la peine, Julien. J'y arriverai bien toute seule, y'a un ascenseur.

— Nous avons peut-être des tas d'autres choses en commun. On pourrait se revoir pour en parler.

— Pourquoi pas ? Voici mon numéro de portable. Laissez-moi un message quand vous voulez. Si je suis en cours je ne pourrai pas répondre, mais je rappellerai. Allez, bonne soirée Julien et encore merci pour le gâteau et l'escorte.

En regagnant son studio, Julien se surprit à chanter « Dommage », le tube de Bigflo et Oli. Céline avait supplanté son père dans ses obsédantes pensées.

*

Pour rien au monde Julien n'aurait voulu manquer le passage matinal de Céline à la boulangerie. Elle fut légèrement en retard et se montra pressée, comme souvent.

— Pas le temps de bavarder... Je vais louper mon bus...

Elle ressortit en courant et porta la main à hauteur de son oreille comme si elle téléphonait.

— On s'appelle !

Cette petite phrase fit sourire Madame Legal tandis qu'elle faisait rougir Julien.

*

Lorsqu'il quitta son service à 10 h 30 il fut tenté d'appeler la jeune fille mais se ravisa en pensant qu'elle devait être en cours et ne pourrait répondre. Il attendit jusque vers 13 heures, estimant qu'elle devait bien faire une pause pour déjeuner. Elle répondit dès la première sonnerie.

— Ah, c'est vous Julien... Excusez-moi pour ce matin, je n'avais vraiment pas le temps.

— Pas de souci. J'aurais seulement voulu savoir si vous avez aimé le gâteau.

— Extra ! Merci beaucoup, Julien. Tout le monde a adoré. Maman en a repris une grosse part et mes frères ont demandé où j'avais trouvé cette merveille.

— Ils s'appellent comment, vos frères ?

— Yassine et Rachid.

— On dirait des noms arabes.

— Plus précisément d'origine marocaine. C'est une longue histoire. Je vous raconterai la prochaine fois, car là j'ai pas le temps. À bientôt Julien.

Elle raccrocha.

Il était à la fois satisfait du succès de son gâteau et déçu de la brièveté de la conversation. Mais elle avait dit « la prochaine fois » ce qui laissait espérer de reparler bientôt à celle qui déjà occupait toutes ses pensées.

En se rendant à l'hôpital Purpan, Julien se livra à de savants calculs. Il estima que Céline devait terminer ses cours vers 17 h 30 et se rendre jusqu'à l'arrêt de bus Cartoucherie. C'était

sur la ligne 45, à deux arrêts de l'hôpital. Lorsqu'il quitterait son père il lui suffirait de quelques minutes pour faire à pied le petit trajet jusqu'à cet arrêt de bus et y guetter Céline.

André Cazenave avait meilleure mine. Sans doute les nouvelles rassurantes des derniers examens y étaient-elles pour beaucoup. Selon les médecins il ne souffrait que d'une forme atténuée de la maladie. Il devrait la surmonter grâce à un nouveau traitement de la famille des corticostéroïdes. Encore deux ou trois jours à l'hôpital et il pourrait rentrer chez lui. Julien s'en trouva le cœur plus léger, si bien qu'il se mit à chanter un air de Maître Gims, lorsqu'il remonta l'avenue de Grande-Bretagne jusqu'à l'arrêt de bus Cartoucherie.

Il lui sembla attendre de longues minutes. Avait-il choisi un bon plan ? Céline n'allait-elle pas trouver trop effrontée sa présence inopinée ? Son embarras s'accrut lorsqu'il vit arriver de loin un petit groupe de plusieurs jeunes femmes. Il supposa que c'étaient les élèves sages-femmes qui sortaient de leur école car il reconnut la frêle silhouette de Céline. Quand elle fut à portée de voix elle s'exclama.

— Julien ? Qu'est-ce que vous faites-vous ici ?

— Je reviens de l'hôpital et je me disais qu'à cette heure-ci j'avais des chances de vous rencontrer. Comme ça, vous pourriez me raconter la suite de votre histoire.

— Quelle histoire ?

— Celle de votre famille d'origine marocaine...

— Ah, bon... Ça vous intéresse tant que ça ?

Julien n'osait pas reconnaître que c'était surtout elle qui retenait son attention. Il se sentait moins gêné de porter de l'intérêt à la famille. Au moment où le bus 45 approchait elle le tira par la manche.

— Deux jeunes de notre génération qui se vouvoient ça fait bizarre, non ? On devrait se tutoyer.

Ils montèrent dans le bus à moitié plein et s'installèrent pour quelques minutes sur la banquette à l'arrière. Céline n'eut pas le temps de tout raconter durant le court trajet les menant à la place Saint Cyprien. Elle poursuivit pendant le chemin à pied jusqu'à son domicile.

Julien apprit donc que l'arrière-grand-père de Céline fut le premier de la famille à s'établir en France. Le propre père de celui-ci, originaire d'un village proche d'Agadir dans le Sud marocain, avait effectué des séjours en Espagne à la demande de riches cultivateurs ayant besoin de main-d'œuvre saisonnière. Son fils, adolescent, l'avait accompagné à plusieurs reprises sans y trouver satisfaction. À sa majorité légale il avait préféré tenter sa chance en

France, chez un maraîcher de Launaguet, au nord de Toulouse. S'intégrant parfaitement, il avait fondé un foyer et obtenu après quelques années la nationalité française. Son fils, puis son petit-fils, c'est-à-dire le grand-père et le père de Céline, naquirent français. Par attachement envers le pays de leurs ancêtres ils choisirent de donner à leur descendance des prénoms marocains. Voilà pourquoi le père de Céline se nomme Yousef Hamadi, tout en se faisant appeler Joseph. Et pourquoi ses frères ont pour prénoms Yassine et Rachid.

— D'accord, dit Julien, mais toi ? Céline, ça fait pas très marocain.

— C'est une autre histoire. Mon père voulait m'appeler Aïcha. Ma mère, Jamila, s'y opposa. Son argument était qu'en France il est déjà difficile pour une femme d'accéder à une situation valorisante. Si l'on ajoute un prénom musulman, c'est la double peine. Ils tombèrent d'accord sur Céline, car ils s'étaient connus sur une chanson de Céline Dion. Voilà, ta curiosité est satisfaite ?

— Ben oui ; maintenant je sais comment ils s'appellent tous. Mais je ne sais pas vraiment qui ils sont, ni ce qu'ils font.

Il n'osait toujours pas interroger la jeune fille sur elle-même. Elle s'en douta mais n'en fit rien paraître.

— À notre prochaine rencontre je te dirai tout ce que tu veux savoir. Car on va se revoir, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, j'espère.

— Et ce sera à ton tour de me parler de la « famille Julien », car je ne sais même pas ton nom complet.

À l'approche de son immeuble, Céline désigna d'un petit geste le jeune homme qui se tenait adossé au mur près de l'entrée.

— C'est mon frère Rachid. Je te présenterai une autre fois.

Elle ne semblait pas y tenir vraiment. Elle fit de la main un bref signe d'au revoir à Julien et passa devant son frère sans lui parler. Celui-ci tourna négligemment la tête vers Julien puis emboîta le pas à Céline dans le hall du bâtiment.

Julien fit demi-tour pour regagner son studio. Il allait dîner et se coucher. Le lendemain matin, comme chaque jour, il devrait se lever à 4 h 30. Il mit longtemps avant de s'endormir. Ses yeux étaient pleins de fascinantes images de Céline et ses oreilles des mélodieuses intonations de sa voix. Il se laissa envahir par les délices d'une ardente passion naissante.

*

Le lendemain, Julien se rendit à l'hôpital pour la dernière fois car son père devait sortir le jour suivant. En repartant, il eut recours au même stratagème que la veille et se posta près de l'arrêt de bus Cartoucherie pour attendre Céline. Lorsqu'elle arriva à son tour, accompagnée d'une grande jeune femme blonde, elle l'aperçut de loin et fit un signe de la main.

— Ah, Julien ! Tu es venu !

Le ton de sa voix exprimait une sorte de soulagement comme si elle avait redouté qu'il ne vienne pas. Il fit quelques pas vers elle, rassuré à son tour de l'entendre manifester ainsi son souhait de le revoir. En lui serrant la main, Julien ressentit un étrange et délicieux frisson lui parcourir le dos. Il ne parvenait pas à définir sa beauté. Elle était de taille moyenne, de silhouette assez ronde aux formes généreuses. Il n'osait pas la regarder droit dans les yeux.

— Tu souhaitais connaître mon nom de famille. Alors je ne voulais pas te faire attendre plus longtemps.

— Sans prévenir, c'est toi qui risquais d'attendre longtemps, car les cours n'ont lieu qu'un samedi sur deux. La semaine dernière tu aurais perdu ton temps. Au fait, je te présente Murielle ma meilleure et unique amie. Nous nous connaissons depuis le collège et le lycée.

Il murmura poliment un bref « enchanté » tandis qu'ils montaient dans le bus. Il poursuivit le petit discours qu'il avait préparé.

— Nous nous appelons Cazenave. C'est un nom assez répandu dans la région, tu en connais peut-être d'autres. Mes parents n'ont jamais pu trouver de lien de parenté avec qui que ce soit du même nom. À part ça, je n'ai pas grand-chose à raconter sur ma famille. À la maison on ne parle pratiquement jamais des ancêtres. Je n'ai même pas de souvenirs de mes grands-parents décédés très jeunes. Mon père a toujours travaillé dans les plantes, d'abord dans une jardinerie et maintenant aux services des jardins de la ville. Maman est également employée municipale, à la mairie de quartier Saint Cyprien. Je regrette de n'avoir ni frère ni sœur. Tu vois, c'est vite résumé.

C'était précisément place Saint Cyprien, « Saint-Cypr » comme disent les Toulousains, que s'achevait leur trajet en bus. À deux pas de là, de l'autre côté du rond-point, Julien désigna à Céline un bâtiment en briques protégé par un large auvent vitré.

— Tu vois, c'est là que bosse ma mère. Ça s'appelle officiellement « Maison de la citoyenneté Rive Gauche » malgré son portail surmonté d'une enseigne en mosaïque indiquant « Douches Municipales ».

— J'avoue que c'est déroutant. Moi je trouve ça génial d'avoir conservé ces éléments style Art déco. Je n'y avais jamais porté attention.

Elle marqua un silence, approcha du bâtiment en question pour examiner de près les mosaïques colorées. Puis elle se retourna.

— Tu ne vas pas me croire, Julien, si je te parle d'une nouvelle coïncidence. De l'autre côté de la place, tu vois le petit marché couvert en briques à charpente métallique. C'est là que chaque matin mes parents vendent des fruits et légumes. Leur emplacement est juste là, à l'angle extérieur. Ma mère et ta mère travaillent à deux pas l'une de l'autre.

— Comme dirait Madame Legal, ma patronne, le monde est petit.

— Selon moi, ça dépend. Chacun de nous peut agrandir son univers. Tiens, par exemple, aujourd'hui je n'ai pas envie de rentrer directement à la maison par le trajet direct des allées De Fitte. Je vais élargir mon horizon en empruntant un chemin plus long et plus agréable. Tu viens avec moi ?

Julien ne se fit pas prier. Ils empruntèrent la rue de la République, grande artère commerçante qui mène jusqu'au Pont Neuf. Chemin faisant ils s'arrêtèrent ici ou là devant quelque vitrine attrayante. À l'angle de la place Olivier, Céline souhaita acheter une glace à la pistache que Julien s'empressa de lui offrir, tout heureux de pouvoir se montrer attentionné.

Parvenus à hauteur du Pont Neuf et du vieux château d'eau en briques roses, ils ne traversèrent pas la Garonne. Céline se dirigea, sur la droite, vers la Prairie des Filtres. Ce vaste parc tout en longueur qui borde le fleuve sur plus de six cents mètres jusqu'au Pont Saint Michel constitue l'un des jardins les plus agréables de Toulouse. Julien n'y venait jamais. Il avait en mémoire la foule trop dense qui s'y pressait lors d'événements populaires comme le feu d'artifice du 14 juillet ou bien les retransmissions sur grand écran de certains matches de rugby. Céline précisa qu'il fallait savoir choisir son moment. Ce jour-là le parc était presque désert. Ils flânèrent au bord de l'eau à l'ombre mouvante des alignements de saules.

— Sais-tu pourquoi ça s'appelle la « Prairie des Filtres » ?

— Pas la moindre idée.

— Ça vient des galeries filtrantes construites ici au dix-neuvième siècle pour purifier l'eau boueuse pompée dans la Garonne et amenée ainsi assainie jusqu'au château d'eau que nous venons de croiser.

— Non mais j'y crois pas ! Comment tu sais tout ça ?

— Quand j'ai du temps libre je lis beaucoup. Tu fais quoi, toi ?

— Oh, moi, tu sais, je passe peut-être trop de temps sur ma console de jeux.

— Dommage. Nous avons la chance d'habiter une ville si intéressante.

Ils s'arrêtèrent sur un banc, face au fleuve. Devant eux, la rive opposée offrait le superbe spectacle de son alignement de murs en briques roses magnifiés par les rayons du soleil printanier. Seuls quelques chants d'oiseaux punctuaient le silence. Ils étaient seuls au monde. Sans doute enhardi par l'atmosphère romantique, Julien posa sa main sur celle de Céline qui tressaillit légèrement avant de se serrer contre lui et de l'embrasser fougueusement. Ils restèrent enlacés de longues minutes avant que Céline ne reprenne la parole comme si de rien n'était.

— Tu m'as dit regretter de n'avoir ni frère ni sœur. Ce n'est pourtant pas la garantie de relations harmonieuses, crois-en mon expérience.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que j'ai deux frères à la personnalité totalement opposée. Yassine, l'aîné, est quelqu'un de très agréable. À 25 ans, il est célibataire et travaille avec mes parents. Levé aux aurores, au volant du Peugeot Partner rouge et noir, il accompagne papa au Grand marché, avenue des États-Unis, pour se réapprovisionner en marchandises. Puis ils viennent mettre en place les fruits et légumes bien rangés et étiquetés à leur emplacement au marché couvert. Maman les rejoint à temps pour l'ouverture au public et ils assurent ensemble la vente jusqu'à l'heure de tout remballer. Après déjeuner et une petite heure de repos, Yassine enfourche son vélo et fonce jusqu'au stade Ernest-Wallon. Pendant plusieurs saisons il a été deuxième ligne dans l'équipe de rugby du Stade Toulousain. Maintenant il a rejoint le staff technique pour s'occuper de la formation des plus jeunes. J'ai oublié de préciser que Yassine mesure plus de deux mètres et pèse dans les cent dix kilos.

— Waouh ! Impressionnant !

— Pourtant c'est quelqu'un de très gentil, aimable et serviable. Il n'est pas vraiment bavard mais j'aime bien discuter avec lui de temps en temps.

Ils avaient repris leur lente promenade en direction du pont Saint Michel, tout proche du domicile de Céline. Elle poursuivait.

— En contrepartie je dois supporter Rachid. Tout le contraire de son frère. Il a deux ans de moins, de petite taille, limite chétif. Je crois qu'il est complexé et tente de se consoler en se laissant pousser la barbe. Après son bac, obtenu d'extrême justesse avec une toute petite moyenne, il a trouvé un emploi à Airbus, à Blagnac. C'était en CDD de six mois mais à mi-parcours il s'est fait virer pour absentéisme fréquent, indiscipline et inaptitude. Il nous a fait croire que c'était simplement le terme d'un contrat de trois mois. Sauf à son frère à qui il avoua la vérité. Leur chambre commune est à côté de la mienne et, lorsque toutes les fenêtres

sont ouvertes, je peux les entendre discuter. Je n'ai rien répété à personne, tu es le premier à qui j'en parle.

— Tu peux me faire confiance, je sais garder un secret.

— J'espère bien... Depuis, on ne sait pas vraiment ce qu'il fabrique. Il dit aider un ami turc, Kerem, qui effectue tous types de petits travaux à domicile, souvent le soir. Si bien qu'il ne rentre pas à la maison tous les jours, prétendument pour ne pas déranger ceux qui se lèvent tôt. Je trouve ça plutôt louche mais papa ne dit rien. Pour compléter le tableau je dois préciser que Rachid est devenu très religieux. Dans la famille nous sommes musulmans par tradition, sans pour autant être pratiquants ; sauf à l'occasion du ramadan. Rachid, en revanche, fait ses cinq prières quotidiennes et fréquente la grande mosquée rue Jean Lebas. Il s'y rend à scooter qu'il a acheté d'occasion avec je ne sais quel argent. Il juge de tout à la lumière du Coran. Il se montre respectueux envers son grand frère mais avec moi il a plutôt une attitude méprisante. Par exemple il a tenté de s'opposer à mon inscription en école de sage-femme parce qu'une femme musulmane doit rester au foyer, disait-il. Il a fallu toute l'habileté de Yassine pour le convaincre que les musulmanes qui attendent un bébé sont heureuses de trouver des sages-femmes de leur confession.

— T'as raison, il n'est pas très cool.

Céline poussa un long soupir exaspéré.

— Regarde ! Malgré l'heure tardive il est encore là, adossé au mur près de la porte de l'immeuble. Je suis sûre qu'il me surveille pour raconter je ne sais quoi aux parents.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Tu as raison, on s'en fout... Dis-moi, Julien, tu travailles demain dimanche ?

— Comme d'hab... C'est même mon jour le plus chargé. Je reste jusqu'à la fermeture à 13 h 30.

— Moi, je suis libre. Si je venais t'attendre à ta sortie ça nous ferait plus de temps à passer ensemble, non ?

Il n'aurait même pas osé exprimer si carrément un de ses vœux les plus ardents.

— Excellente idée ! Trop cool !

— Alors, à demain. Fais de beaux rêves. Bye !

*

La matinée avait mal commencé. Peut-être parce qu'il avait eu un sommeil agité peuplé d'un mélange de souvenirs récents et de délicieux fantasmes où Célie était omniprésente. Sa vitrine de pâtisseries était en indicible désordre. L'alignement parfait des petits gâteaux par

catégorie en face de leur étiquette de prix avait fait place à une vraie pagaille. On ne s'y retrouvait pas. Les mille-feuilles se mêlaient aux éclairs, les religieuses aux tartelettes, les financiers aux meringues. Madame Legal s'en aperçut juste avant l'ouverture.

— Eh bien, Julien ! C'est le bazar ton présentoir. Que se passe-t-il ? Tu es amoureux ou quoi ?

Il rougit jusqu'au bout des oreilles et, sans dire un mot, entreprit de tout remettre en ordre.

En dépit de l'activité intense tout au long de la matinée les heures lui semblaient interminables. Quand vint enfin le moment de la fermeture, il s'empressa de troquer sa tenue professionnelle contre d'impeccables vêtements qu'il avait minutieusement préparés, Jean foncé, chemise blanche, pull écru et baskets neuves.

Fidèle à sa promesse, Céline l'attendait à quelques mètres de la boutique. Bien qu'elle se concentrât sur son bien-être plutôt que sur de futiles attentes en matière d'apparence, elle aussi s'était habillée plus élégamment qu'en semaine. Pantalon blanc, veste lie-de-vin et chaussures à petits talons. Elle était absolument ravissante. Ils échangèrent une affectueuse accolade.

— Pas trop fatigué, Julien ? Où aimerais-tu aller ? Je crois que tu as aimé notre après-midi d'hier.

Faisait-elle allusion à la promenade dans le parc ou bien à leur premier baiser ?

— C'était super génial.

— Moi aussi, j'ai adoré. J'ai pensé qu'on pourrait aller au Jardin japonais. Tu connais ?

— J'y suis allé une seule fois avec mes parents, il y a au moins dix ans. Mon père était fier de nous montrer ce parc à l'entretien duquel il participait avec l'équipe des espaces verts. Je me souviens seulement d'un petit pont en bois rouge.

— C'est bien ça. Moi j'y vais de temps en temps. C'est un endroit inspirant pour réviser mes cours. Tu vas voir, c'est magique.

Main dans la main, ils se dirigèrent sans se presser vers le pont des Catalans, traversèrent la Garonne et atteignirent le boulevard Lascrosses. Céline mit à profit le trajet pour donner à Julien mille et une précisions sur ce parc original. Il l'entendait mais ne l'écoutait pas. Il était tout au plaisir de cheminer aux côtés de sa petite amie, savourant la douce musique de sa voix comme une tendre mélodie.

Pour atteindre le Jardin japonais proprement dit il fallait d'abord traverser le jardin Compans-Caffarelli. Céline se rendit compte que Julien ne prêtait pas beaucoup d'attention à ses propos.

— À quoi penses-tu ?

— Je me disais que tu es vraiment une pure intello. Tandis que, moi, je suis un simple manuel.

— C'est quoi ce classement en catégories bidon ? En tant que sage-femme accoucheuse tu crois que je ne serai pas une manuelle ? Et puis « intello », ça veut dire quoi ? Qu'on a un cerveau et que les autres n'en ont pas ? Puisque tu penses à tout ça, c'est que déjà tu intellectualises. T'es pas d'accord ?

Julien se contenta de soupirer en hochant la tête. En apercevant de loin « Le Petit Compans », café en plein air dont les parasols abritaient quelques tables, il prit conscience d'avoir le ventre vide. Il pressa le pas et invita Céline à lui tenir compagnie pendant qu'il dévorait un hamburger et une salade composée. Elle s'accommoda d'une glace à la pistache, son péché mignon, et d'un jus d'orange.

Puis elle entreprit, lors d'une promenade relax, de faire découvrir à Julien l'ordonnancement symbolique du jardin japonais. Elle expliqua qu'il est la synthèse de jardins existants au Japon. Les éléments de base, pierre, verdure, eau, sont agencés de manière symbolique traditionnelle et agrémentés d'objets caractéristiques : pavillon de thé, pont, lanternes, mur d'enceinte, jardin Zen... Il est organisé autour de son plan d'eau qui joue un rôle de miroir. Son île rappelle, disait-on, l'île légendaire de Horai, symbole de paradis. La mer de sable et la rivière sèche suggèrent l'eau avec les éléments minéraux : rochers, galets, graviers blancs. Les éléments d'éternité, tortue, grue sont représentés par des roches.

Cette fois encore Julien l'entendait sans vraiment l'écouter. Il ne sembla sortir de sa rêverie qu'à l'approche du petit pont en bois dont le rouge vif contrastait avec la verdure environnante.

— Je me souviens. C'est là que papa m'a photographié avec maman. La photo est toujours dans leur album.

Espérant l'intéresser davantage en raison du métier de son père, Céline insista sur la subtile répartition des végétaux faite de manière à recréer la nature. Sous les arbres caducs on avait utilisé des plantes persistantes à floraisons colorées. Les bambous aussi étaient abondants ainsi que les arbustes de terre de bruyère dont les espèces utilisées sont communes

car cultivées dans le monde entier depuis très longtemps. Mais c'étaient leur densité, leur diversité, leur association qui créait une atmosphère d'exotisme et d'évasion.

Bien plus que par ce savant discours, Julien fut fasciné par les cerisiers en fleurs. Comme chaque printemps, ces petits arbres offraient une profusion de pétales rose pâle dont la féerie venait renforcer la tournure romantique de leur promenade.

Lorsqu'ils eurent parcouru l'ensemble des allées du jardin, s'arrêtant fréquemment pour de longs baisers sans se soucier des autres promeneurs, ils décidèrent de revenir vers le quartier Saint Cyprien. Céline dut retenir Julien par le bras au moment où il s'élançait pour traverser imprudemment le boulevard Lascrosses alors que le signal pour piétons était au rouge.

— Alors ! Julien ! Reviens sur terre ! À quoi rêves-tu ?

— Ouais... Je me demandais si tu avais un petit copain.

— Tu *te* demandes ou tu *me* demandes ?

— C'est pareil, tu me comprends...

— Tu veux savoir si j'ai un amoureux ? Eh bien, Monsieur Julien Cazenave, personne d'autre que vous n'est mieux placé pour le savoir.

— D'accord... Mais sans charrier, quoi... Je voulais dire avant qu'on se connaisse.

— Si ça t'intéresse, sache qu'il y a plus d'un an, quand j'étais en classe de prépa, j'ai été amoureuse d'un grand blond charmeur, style séducteur de cinéma. La plupart des filles flashaient sur lui. Il se montrait plein d'attentions, m'offrait des boissons à la cafèt', me faisait quantité de compliments. À l'approche de mon anniversaire il insista pour que je vienne visiter son studio. J'étais sur le point de céder lorsqu'une des filles de la promo me fit une confidence. Elle aussi avait été courtisée par ce garçon dont elle s'était éprise. Il la subjuga et l'attira chez lui. À peine eut-il obtenu d'elle ce qu'il convoitait qu'il la largua sans scrupule et partit à la recherche de nouvelles conquêtes. Ce récit m'a ouvert les yeux. J'ai aussitôt rompu toute relation avec ce type qui n'en fut pas même contrarié et se tourna en effet vers d'autres proies. Depuis ce temps-là, rien. Il faut croire que je t'attendais. Je n'ai qu'une seule relation intime, c'est Murielle que tu as rencontrée l'autre jour. Nous n'avons aucun secret l'une pour l'autre. Tu n'as pas d'ami, toi ?

— Non. Enfin si... Mais non... C'est pas vraiment un ami, plutôt un copain. En fait c'est un collègue, il est boulanger. Il s'appelle Fabian, il doit avoir la trentaine, il est célibataire et on s'entend bien. En dehors du boulot on se retrouve parfois pour boire une bière, pour

commenter le rugby ou pour nous rendre réciproquement des petits services. C'est tout, je ne peux pas parler de relation intime.

— Murielle et moi, on se dit tout. C'est comme la sœur que je n'ai pas eue. Elle m'a réconfortée après ma grosse déception amoureuse. Elle seule est au courant. Et toi, maintenant.

Julien se montra touché par l'intime confidence. Il se sentit soudain plein d'une folle audace.

— Et si quelqu'un t'invitait aujourd'hui à l'accompagner dans son studio. Qu'est-ce que tu répondrais ?

— Si j'étais persuadée que ce quelqu'un soit vraiment amoureux de moi et sache préparer de succulentes pâtisseries, je dirais « OK », sans hésiter.

Une demi-heure plus tard ils franchissaient la porte de l'appartement de Julien au premier étage d'un petit immeuble de la rue des Teinturiers. Le logement était relativement confortable. Une seule très grande pièce avec deux fenêtres donnant sur la rue. Un coin cuisine, un coin salle d'eau, un coin bureau, une table au centre avec deux chaises et un grand lit couvert d'une couette multicolore. C'est là qu'ils s'élancèrent sans un seul mot.

Leurs cœurs battaient fort, leurs mains se touchaient. Ils se découvraient lentement, timidement, maladroitement. Leurs souffles se mêlaient, leurs corps se fusionnaient. C'était leur première fois. Une expérience nouvelle. Ils s'embrassaient tendrement, se caressant avec délicatesse. Ils se donnaient l'un à l'autre, sans peur ni retenue.

Ils ne pouvaient imaginer que de lourds et sombres nuages puissent s'accumuler dans leur ciel qu'ils pensaient éternellement pur et radieux.

C'est dans un état euphorique que Céline regagna le domicile familial à une heure compatible avec ses activités dominicales habituelles.

*

Le lundi, Julien faisait la grasse matinée jusqu'à huit heures. Il finissait de prendre un copieux petit-déjeuner lorsque son téléphone sonna. Intrigué de voir apparaître le numéro de Céline sur l'écran il décrocha.

— Allo, Julien ! C'est moi, je suis devant ta porte, tu veux bien m'ouvrir ?

Une brusque inquiétude s'empara de Julien. Quel problème sérieux pouvait justifier cette arrivée inattendue ? Il s'empressa d'ouvrir la porte.

— Céline ? Que se passe-t-il ?

Il s'attendait à la voir apeurée, elle était rayonnante et lui sauta au cou.

— Je voulais absolument passer près de toi la seule journée de la semaine où tu n'es pas pris par ton travail. Tu veux bien de moi ?

— Et ton école ?

— Bof ! J'ai décidé de sécher les cours aujourd'hui. C'est la première fois, je trouverai bien une excuse. Je rattraperai ensuite ce que j'aurai manqué, t'inquiète.

Ils ne quittèrent pas l'appartement de toute la journée, blottis sous la couette pendant des heures. À l'exception du repas de midi à l'occasion duquel Julien prouva qu'il était aussi bon cuisinier que pâtissier.

Ils décidèrent que désormais ils voulaient vivre ensemble. Mais pas tout le temps tout de suite, précisa Céline. Bien que légalement majeure et libre de choisir sa vie, elle dit avoir besoin d'une période de transition avant de quitter complètement le domicile parental. Julien n'eut d'autre solution qu'accepter.

Elle apporta néanmoins une sorte de compensation en proposant de passer davantage de temps ensemble certains jours. En effet, Céline faisait partie depuis deux ans d'un petit groupe de théâtre amateur dont les répétitions se tenaient les mardis et vendredis soir dans une salle de la rue de Cugnaux, à deux minutes des allées De Fitte.

— Si tu veux, tu peux m'y accompagner et assister à la répétition. L'intimité n'est pas garantie, mais c'est peut-être mieux que rien. C'est de 21 à 23 heures, pas évident pour préserver ton temps de sommeil... À toi de voir.

Il n'hésita pas une seconde. C'était une occasion inespérée de rester à proximité de Céline et de jouir du plaisir de la regarder évoluer.

— Et vous jouez quoi dans votre théâtre ?

— Cette année c'est du Molière.

— Molière ? Celui du collège et du bahut ?

— Je n'en connais pas d'autre. Tu as quelque chose contre ?

— Pas vraiment... Mais c'est pas très excitant.

— Nous, ça nous amuse beaucoup. Tu as étudié quelles pièces ?

— Une seule m'a suffi ! Je crois que c'était le Malade Imaginaire.

— Avec mes amis du groupe, on a choisi le Bourgeois Gentilhomme. C'est à mourir de rire.

— Si tu le dis...

— Viens au moins une fois. Si ça t'agace tu resteras chez toi les autres soirs.

Céline adoptait comme un ton de défi. S'il voulait être avec elle il devrait supporter Molière... Il accepta de faire un essai dès ce mardi soir.

*

Sur le court chemin les conduisant à la salle de répétition, Julien s'informa.

— Ça parle de quoi votre pièce ?

— C'est l'histoire d'un bon bourgeois enrichi qui, oubliant son origine obscure, enrage de n'être pas gentilhomme. Souhaitant se mêler à la noblesse et imiter les grands seigneurs il se rend ridicule par ses caprices, sa naïveté et sa vanité.

— C'est ce qui vous amuse ?

— Évidemment. C'est très drôle et, même si aujourd'hui il n'y a plus ni bourgeois, ni gentilshommes, Monsieur Jourdain reste aussi vrai qu'au temps de Molière. Sa vanité a changé d'objet, mais au fond elle est restée la même.

Parvenus à la salle de répétition, ils furent accueillis par les autres jeunes comédiens amateurs. Céline présenta son compagnon.

— Voici Julien. Spectateur expérimental qui dira ce qu'il pense de notre prestation.

Un dénommé Victor, qui semblait assumer la mise en scène, rameuta son petit monde.

— Ne perdons pas de temps, s'il vous plaît. On doit reprendre la scène III, acte III. Antoine tu continues de faire Monsieur Jourdain, Céline tu es Madame Jourdain, et Michèle tu fais la servante Nicole. Il me faut aussi deux laquais, n'importe qui, ils n'ont pratiquement pas de texte.

Céline eut juste le temps de résumer à Julien qu'avant cette scène Monsieur Jourdain s'était laissé convaincre par son tailleur d'acheter des vêtements, « portés par les gens de qualité », malgré son allure ridicule quand il les enfila.

Les jeunes acteurs prirent place sur la petite estrade et commencèrent à échanger les répliques.

MADAME JOURDAIN

Ah, ah ! Voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? Et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous ?

MONSIEUR JOURDAIN

Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN

Vraiment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

.....

Julien se surprit à prendre intérêt à la scène. Céline donnait de l'authenticité à son personnage de femme simple et sensée, contrariée par les extravagances de son mari. Il apprécia également le personnage de Nicole, la servante qui parle devant son maître d'une façon décontractée et sans complexe, lui tenant tête pour défendre le bon sens.

MADAME JOURDAIN

Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE

Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle ?

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MADAME JOURDAIN

Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

.....

Victor faisait reprendre certaines répliques lorsqu'il ne les trouvait pas sur le juste ton.

La soirée passa trop vite. Loin de regretter de l'avoir accompagnée, Julien demanda à Céline s'il pouvait revenir le vendredi suivant. Elle se montra ravie de l'avoir convaincu.

— Tu vois, les travers humains dépeints par Molière sont facilement reconnus par les spectateurs d'aujourd'hui. On peut appliquer à notre époque ses réflexions sur les gens et la vie de la société.

— Ça, c'est vrai. Vous m'avez fait penser à un client de la boulangerie qui se couvre de ridicule en voulant faire croire qu'il dirige une grande société alors qu'on sait qu'il distribue des prospectus à l'autre bout de la ville.

— Tu vois... Mais le génie de Molière c'est de dénoncer ces travers par le rire.

— J'ai trouvé Antoine remarquable et très drôle en Monsieur Jourdain. Il m'a vraiment fait rire.

— Parfois, il nous arrive de ne pas pouvoir continuer une scène correctement à cause des fous rires qu'il provoque.

Ils n'avaient parcouru que quelques mètres sur le chemin du retour quand Céline s'immobilisa, retenant Julien par la manche.

— Non, mais j'y crois pas ! T'as vu là-bas ?

Elle pointait du doigt l'extrémité de la rue où un deux-roues venait de démarrer soudainement d'entre les voitures en stationnement.

— Il n'y a aucun doute... Un scooter jaune fluo, ça ne peut être que Rachid. Qu'est-ce qu'il foutait là ?

*

Après une trop courte nuit, Julien n'était pas au mieux de sa forme physique. En revanche il était d'une humeur enjouée, la vie lui souriait. Pourtant il n'était pas prévu qu'il revoie Céline ce samedi. Elle voulait mettre à profit cette journée sans cours pour effectuer des révisions et aussi, grâce aux éléments communiqués par Murielle, rattraper la journée manquée.

Dès sa fin de service à la boulangerie, Julien s'empessa de rentrer chez lui. Il avait besoin de dormir, il mangerait plus tard. Le temps était maussade, il commençait à pleuvoir. Cela aurait compliqué tout projet de sortie. Il savait que des jours heureux l'attendaient. Il se sentait capable de patienter encore vingt-quatre heures.

*

Comme le dimanche précédent, Céline attendait Julien à la fermeture de la boulangerie. Le ciel était encore couvert. Une violente averse s'abattit sur le couple qui se serrait à l'abri du parapluie rouge de Céline. Elle se souvenait de leur promenade au Jardin japonais et l'empressement de Julien à atteindre le café en plein air pour commander un hamburger et une salade.

— Si je ne me trompe pas, à cette heure-ci tu meurs de faim, Bébé. Pas vrai ?

Julien avait du mal à accepter ce petit surnom qu'elle lui attribuait depuis peu. Il trouvait ça plus ridicule qu'affectueux mais n'osait pas le lui dire. Pour sa part il préférait l'appeler simplement par son prénom ou parfois par un tendre « Mon Cœur ». Il confirma une vraie fringale. Elle le prit par la main.

— C'est bien ce que je pensais. Viens avec moi, je t'invite.

Elle l'emmena vers le petit restaurant Burger'n'Co, proche de la place Saint Cyprien. Ils prirent place à une table avoisinant la vitrine à laquelle Céline tournait le dos. Ils tombèrent vite d'accord pour commander un menu au nom prometteur de « Starway to heaven ».

Tandis qu'ils dévoraient leur hamburger à la mozzarella et tomates confites, Julien eut le regard attiré vers l'extérieur. Juste devant le salon de coiffure, de l'autre côté de la rue, la place de stationnement était occupée par un scooter jaune fluo. Était-ce celui de Rachid ? Un homme de petite taille enfourcha le deux-roues et démarra brusquement. Son casque intégral

interdit à Julien de l'identifier. Il n'en dit rien à Céline pour éviter de réveiller ses soupçons de surveillance, voire d'espionnage, de la part de son frère.

Elle vida sa canette de Sprite et posa sa main sur celle de Julien.

— Écoute-moi bien, Bébé. Il faut nous rendre à l'évidence. Toute la semaine on peut se voir seulement en fin d'après-midi, après mes cours et avant que je rentre chez mes parents. C'est vraiment pas top. Alors Murielle m'a aidée à imaginer quelque chose.

Julien ne put s'interdire de froncer les sourcils. Pourquoi avoir mêlé Murielle à des problèmes si personnels ? Il aurait voulu être seul destinataire des confidences de Céline. Il commençait à prendre conscience que la passion amoureuse s'accompagne souvent d'une inévitable dose de jalousie. Céline poursuivit.

— On pourrait dire à mes parents que Murielle et moi devons préparer sérieusement notre prochain examen partiel. C'est vendredi prochain. Pour ça je passerais chez elle mes fins d'après-midi pour réviser ensemble. Jusqu'après le dîner qu'elle me proposerait généreusement. Ça reste très plausible, car elle a les moyens. Ses parents tiennent une pharmacie en centre-ville et lui ont acheté un trois-pièces à Saint Cyprien.

— Alors on passerait nos soirées en compagnie de Murielle ?

— Mais non ! T'énerve pas ! Ce serait un prétexte pour rentrer chez mes parents entre onze heures et minuit. Tout ce temps-là on le passerait chez toi. Si toutefois tu acceptes de me nourrir chaque soir de la semaine. Qu'en penses-tu ?

Passablement bousculé, le cerveau de Julien tentait, dans un extrême désordre, d'imaginer les conséquences de cette décision. Tout ce temps chez lui... À préparer des petits repas fins... À partager une bonne série à la télé... Sous la couette...

— Bien sûr que ça m'irait. Si ça ne te gêne pas de mentir à tes parents.

— Ce n'est pas un mensonge, juste une cachotterie. T'as une autre idée, toi ?

— Je ne sais pas... Et après ? Une fois passé ton partiel, on fera comment ?

— J'y ai pensé aussi. Vendredi soir commencent nos vacances de printemps, dix jours sans cours jusqu'au lundi de Pâques. Je serai libre du matin jusqu'en fin d'après-midi. De quoi te lasser de ma présence.

— OK, ma belle. Mais moi je vais travailler tous les matins.

— Si tu veux qu'on profite pleinement de cette semaine-là, tu pourrais demander à ton patron quelques jours de congé. Tu y as bien droit, non ?

— Habituellement je suis en vacances lorsque la boulangerie est fermée. Au mois d'août et une semaine à Noël, c'est tout.

— Fais du charme à ta patronne pour obtenir des jours exceptionnels. Je ne sais pas moi, essaie tout de même.

Julien promit de tenter.

Lorsqu'ils sortirent du restaurant, la pluie avait cessé mais le soleil n'était pas revenu. Céline proposa d'aller au musée des Abattoirs à l'extrémité des Allées De Fitte proche de la Garonne. En entendant le mot « musée », Julien fit la moue. Dans un coin de sa mémoire il conservait le souvenir de défilés scolaires devant des étagères poussiéreuses pleines d'antiquités plus ou moins délabrées. Il ne dit rien. Puisque ça semblait plaire à Céline...

À peine eurent-ils accédé à ces anciens bâtiments des abattoirs de la ville transformés en lieu d'expositions d'art moderne que Julien changea radicalement d'opinion. Il fut impressionné, et même séduit, dès les cours extérieures qui rassemblent une vingtaine d'œuvres géantes dont la moitié due à l'artiste Fernand Léger. Telle cette « Grande fleur qui marche » en bronze noir ou encore « Acrobates et musiciens », imposante mosaïque en pâte de verre colorée.

Il resta un long moment perplexe devant « Agoraphobia », œuvre de l'Autrichien Franz West, sans oser demander ce que représentait cette sorte de gros boudin tarabiscoté. Son air sceptique n'échappa pas à Céline. Elle lut à haute voix sur la notice la description de cette sculpture colossale en aluminium peint en rose : *forme pouvant faire penser à une plante géante ou à un élément organique, hybride entre l'humain et le naturel, sans début ni fin...*

La moue de Julien resta difficile à interpréter.

L'intérieur du musée se montra tout aussi passionnant. Depuis l'immense rideau de scène que Picasso avait intitulé *La dépouille du Minotaure en costume d'Arlequin*, jusqu'aux célèbres sérigraphies de Andy Warhol représentant Marilyn Monroe en passant par de nombreux objets d'origine africaine ou asiatique, rien ne laissa Julien indifférent. Céline s'en montra ravie.

Lorsqu'ils sortirent du musée il était déjà temps pour Céline de rentrer chez ses parents sans passer par l'appartement de Julien. Devant sa grimace de déception elle insista sur l'opportunité du plan mis au point avec Murielle.

— T'inquiète, Bébé ! On se rattrapera demain.

*

Contrairement à son habitude du lundi, Julien ne fit pas de grasse matinée prolongée. Il avait trop à faire. Si Céline mettait réellement son plan à exécution, il devrait préparer des repas pour eux deux pendant cinq jours. Ça nécessitait de prévoir divers menus et d'acheter

les provisions correspondantes, c'est-à-dire bien plus qu'habituellement. En outre il ne pouvait omettre d'effectuer les courses pour Madame Bourgeois. Cette vieille dame était la propriétaire de l'immeuble où il habitait ; elle-même occupait tout le rez-de-chaussée. Seule et partiellement invalide, elle ne recevait l'assistance de sa belle-fille qu'un mercredi sur deux. Les autres jours, Julien ne manquait pas de passer s'enquérir de ce dont elle avait besoin. Ce qui se traduisait chaque lundi par une liste de courses qu'il s'empressait de rapporter en même temps que les siennes, généralement limitées.

Cette fois, c'était différent, son sac à provisions risquait de ne pas suffire. Il décida de procéder en deux temps, une première expédition au supermarché Auchan, en face de l'immeuble de la famille Hamadi, suivi d'une seconde au magasin bio *La dispute des oiseaux* proche de chez lui. Après quoi il se mit à faire du rangement. Il terminait tout juste son grand ménage lorsqu'il fut l'heure d'aller chercher Céline à l'arrêt du bus.

Elle avait prévenu ses parents de son intention de rester chez Murielle jusque vers 23 heures. Elle était tout affriolée par la perspective de passer plus de quatre heures en tête à tête avec son amoureux et lui sauta au cou sous le regard amusé de sa camarade complice.

Julien, lui aussi, se sentait fébrile. Tout ce qu'il avait prévu serait-il du goût de sa bien aimée ? Il eut une première réponse positive lorsqu'il lui servit sa quiche lorraine dorée à point. Mais à l'évidence, Céline attendait essentiellement le moment de passer *sous la couette*. Ils avaient adopté cette expression pour évoquer leurs ébats amoureux empreints tout à la fois de délicate tendresse et d'étourdissante sensualité. Leur amour y trouva son expression la plus intime.

Au terme de cette longue et mémorable journée Julien tombait de sommeil. Céline s'en rendit compte et, malgré son envie de prolonger l'enivrant tête-à-tête, se résolut à rentrer chez ses parents un peu plus tôt qu'initialement prévu.

*

À peu de chose près, ce même scénario se reproduisit tout au long de la semaine. Après son temps de travail, Julien s'accordait quelques heures de repos puis préparait la venue de Céline après ses cours. Il concoctait avec maestria de romantiques petits dîners très appréciés. Puis, tout au long du temps dont ils disposaient, leurs corps s'enlaçaient avec une ardeur effrénée.

Le mardi soir toutefois ils se rendirent à la séance de répétition théâtrale. Victor, le jeune metteur en scène, avait demandé à Céline de préparer le rôle de Nicole, la servante de Monsieur Jourdain. Aux yeux de Julien, elle s'y montra éblouissante. Ce personnage lui

correspondait si bien. La malice facétieuse de la jeune femme était rendue avec un naturel déconcertant. Il la dévorait autant des yeux que des oreilles.

MONSIEUR JOURDAIN dans son habit ridicule
Qu'as-tu à rire ?

NICOLE riant aux éclats
Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN
Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE
Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN
Comment donc ?

NICOLE
Ah, ah ! Mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi ; hi.

MONSIEUR JOURDAIN
Quelle friponne est-ce là ! Te moques-tu de moi ?

NICOLE.
Nenni, Monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.
Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE
Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN
Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE
Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.

La scène continuait plusieurs minutes durant lesquelles, malgré le sérieux de son rôle, Monsieur Jourdain avait le plus grand mal à s'empêcher de pouffer de rire face aux mimiques de Nicole. La petite assistance présente et le metteur en scène applaudirent chaleureusement la brillante performance de Céline. Julien était si fier d'elle et de l'avoir pour compagne qu'il prit pour lui une partie de l'ovation.

*

Le mercredi et le jeudi ne connurent pas d'autres événements que des séquences

enflammées sous la couette. Le vendredi, en revanche, Céline fit part à Julien de deux incidents inattendus. L'examen partiel passé à l'école de sages-femmes avait tourné au désastre, disait-elle. Le sujet lui était pourtant bien connu, mais elle avait la tête ailleurs et n'était pas parvenue à rassembler ses arguments de manière cohérente. Elle espérait décrocher tout juste la moyenne, alors qu'habituellement elle n'obtenait jamais moins de seize sur vingt. Julien compatit et se considéra comme partiellement responsable de sa perte de concentration. Bien vite cependant son esprit fut accaparé par le second incident rapporté par Céline.

La veille au soir, lorsqu'elle avait regagné le domicile familial, son grand Yassine l'attendait et lui avait dit avec le plus grand sérieux « il faut qu'on parle ! ». Ils s'étaient retrouvés dans la chambre de Céline, fort surprise de la gravité inhabituelle de son grand frère.

Yassine lui avait relaté que Rachid venait d'effectuer une sorte de rapport à leurs parents. Il avait dit détenir de nombreuses preuves que Céline fréquentait assidûment un jeune homme non musulman et qu'il fallait intervenir rapidement pour empêcher cette liaison impie d'aller plus avant. Car selon lui, le Coran interdit de se lier à ceux qui ne croient pas en Allah. Entre eux et nous, insista-t-il, l'inimitié et la haine sont à jamais déclarées. Leur père avait aussitôt demandé à Rachid de se calmer, d'éviter de parler de sacrilège et de ne pas employer un langage si haineux. Il allait aviser.

— Yassine m'a demandé si c'était vrai et si c'était sérieux. J'ai répondu deux fois oui et j'ai expliqué qui tu es. Il a suggéré d'en parler au plus tôt à nos parents et même d'envisager de te présenter à eux. Il pense que ça devrait arrondir les angles. Il dit que si papa ne manifeste aucun désaccord, et il ne voit aucune raison pour ça, Rachid n'aurait plus rien à dire. Tu imagines ! Je n'en ai pas dormi de la nuit. Qu'en penses-tu ?

— Ouais... Après ça, Mon Cœur, je comprends ton manque de concentration à l'examen. Qu'est-ce que je peux dire ? Le comportement de Rachid n'est qu'une demi-surprise. Celui de Yassine est plutôt sympathique, non ? Son conseil se veut probablement judicieux. Pourtant, officialiser ainsi notre relation n'est-ce pas précipité ?

— T'es pas sûr que ce soit du sérieux entre nous ?

— C'est pas ça... On ne s'est pas même demandé si nous voulions vivre ensemble durablement et fonder un foyer.

— Pour moi, ça allait de soi.

— OK... Je crois qu'au fond de moi c'est pareil. On n'est tout de même pas obligés de nous marier tout de suite !

— Bien sûr que non, Bébé. Je reste libre de décider de ma vie, mais j'aimerais bien que

tout se passe harmonieusement avec ma famille.

— Et s'ils me demandent de me convertir à l'Islam ? Je ne suis déjà pas vraiment pratiquant comme chrétien... Je blague...

— Alors, sérieusement, on fait quoi ?

— Tout compte fait, je crois que tu peux te lancer et organiser ma comparution devant la famille Hamadi dès que possible. À part ça, je n'ai pas eu le temps de te dire que mes patrons m'accordent trois jours exceptionnels de congé, mardi, mercredi et jeudi prochains. Je récupérerai ces heures-là au fil des semaines suivantes. C'est ce que tu voulais pendant tes vacances, non ?

— Ça, c'est la bonne nouvelle. Pour le reste je ne sais pas. Le comportement de Rachid me fait peur. Je vais faire au mieux ; je te tiendrai au courant.

Pour la dernière répétition de théâtre avant les vacances, Céline ne parvint pas à se montrer à la hauteur de ses prestations précédentes. Des trous de mémoire à répétition perturbèrent suffisamment la séance pour que Victor y mette un terme.

— Allez, tout le monde ! La fatigue n'est pas un bon coach. Allez vous reposer, profitez de vos congés et revenez en pleine forme dans deux semaines !

*

Pour son premier jour de vacances, Céline aurait voulu décompresser. Afin de suivre le conseil de Yassine, elle avait tout de même décidé de parler à ses parents en soirée. En attendant cet instant crucial elle avait besoin de penser à autre chose. Julien lui proposa d'aller au cinéma. Lui-même avait envie de revoir West Side Story, un film des années soixante que repassait la cinémathèque.

Ils furent tous les deux enthousiasmés par cette brillante comédie musicale racontant l'histoire de deux bandes rivales qui s'affrontent dans un faubourg de New York. Une réalisation inspirée, d'excellents comédiens et des airs indémodables rendent intemporel ce drame de deux amoureux anéantis par leur appartenance à des clans opposés.

Céline avait encore les yeux humides en sortant de la salle.

— Finalement, ce film entretient le mythe de Roméo et Juliette. Comme si l'amour devait toujours être victime de l'intolérance...

Pas plus que Julien, elle n'aurait su accepter l'idée d'une obscure fatalité inéluctable. Pas plus que Julien, elle n'aurait su présager leur propre devenir.

*

Il était convenu entre eux que Céline ne téléphone jamais pendant les heures de travail de

Julien. Il était treize heures trente passées de deux minutes lorsque, sortant de la boulangerie, il sentit l'appareil vibrer dans sa poche.

— Allo, Bébé ! Ça y est, je leur ai parlé. Je t'attends en bas de chez toi.

Il pressa le pas. Apparemment, Céline avait davantage envie de le retrouver dans l'appartement que d'effectuer une balade comme les dimanches précédents. Il la trouva en pleine discussion avec Madame Bourgeois. La vieille dame avait remarqué depuis quelque temps la venue régulière de la jeune femme. Sa forte curiosité l'avait incitée à engager la conversation sous prétexte de ne pas la laisser attendre seule dans l'entrée.

— Ah, bonjour Julien. Je bavardais avec votre amie. Elle aussi sympathique que jolie. Vraiment, vous formez un couple charmant. Faudra venir prendre le thé un de ces après-midi. On fera mieux connaissance.

Julien promit sans s'attarder. Il avait hâte d'entendre le récit de Céline dont la mine épanouie laissait supposer que tout s'était bien passé en famille.

Effectivement elle avait d'autant mieux surmonté son appréhension que son père et sa mère s'étaient montrés bienveillants et plus larges d'esprit qu'elle ne supposait.

— Ils n'ont même pas paru surpris lorsque j'ai annoncé notre fréquentation.

— Pas surprenant puisque Rachid l'avait déjà révélée. Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Pour papa c'était une nouvelle à laquelle il se préparait depuis mes dix-huit ans, paraît-il. Il a dit en haussant les épaules que c'était dans l'ordre des choses, qu'il souhaitait seulement que je fasse le bon choix. Maman ajouta qu'eux aussi avaient été jeunes et qu'elle avait hâte de connaître « l'heureux élu de mon cœur ». J'ai précisé qu'il s'agissait du pâtissier ayant réalisé le gâteau d'anniversaire. Ce qui eut l'air de les enchanter.

— Ils n'ont rien demandé d'autre ?

— Oh, que si ! Maman commençait à lister les questions. Comment se nomme-t-il ? Quel âge a-t-il ? Que font ses parents ? etc. Papa l'arrêta en déclarant que le plus simple serait de nous le présenter. J'ai rebondi sur cette proposition en précisant que nous y étions disposés dès qu'ils le souhaiteraient. On s'est mis d'accord pour lundi à seize heures, leur jour de repos et aussi le tien.

— Demain !

— Non, dans huit jours, le lundi de Pâques.

— Ça laisse un peu de temps pour nous préparer.

— Préparer quoi ? Tu n'auras qu'à rester naturel, tel que tu es d'habitude.

— Facile à dire, Mon Cœur... Et tes frères, qu'en pensent-ils ?

— Ils n'étaient pas présents. De toute manière, contents ou pas, ça n'aura aucune incidence.

— Personne n'a parlé religion ?

— À aucun moment. Je ne crois pas que ce soit l'essentiel pour eux. Ne t'en fais pas avec ça. Je suis sûre que tu vas leur plaire.

Ils tombèrent d'accord sur leur chance de s'être rencontrés et sur la vie qui voulait bien leur sourire. Le reste du dimanche fut consacré au nouveau petit repas que Julien avait voulu princier, avec queue de langouste accompagnée de christophines poêlées au curry et dessert au chocolat, suivi d'une promenade sentimentale sur les berges de la Garonne. Le tout se terminant par d'ardentes étreintes sous la couette.

*

Les jours de congé exceptionnels de Julien passèrent avec une rapidité déroutante. Le programme matinal de base consistait en promenades romantiques à travers la ville. Il avait une nette préférence pour les bords de la Garonne dont les superbes panoramas offrent d'agréables moments de calme et de sérénité.

Céline, quant à elle, aimait surtout les espaces verts. Ils flânèrent sous les cèdres du Jardin Royal, près des massifs fleuris du Jardin du Grand Rond. Ils s'émerveillèrent devant les écureuils peu farouches du Jardin des Plantes. Qu'importait la foule estivale, ils étaient à nouveau seuls au monde.

Ne pouvant se satisfaire de la répétition quotidienne du même programme ils avaient planifié deux sorties exceptionnelles. Pour l'une d'elles, Julien avait convaincu Céline de passer la journée entière du mardi à La Cité de l'Espace où ils se rendirent en bus.

Bien que n'ayant pas une sensibilité prononcée pour les sciences, elle fut captivée par ce qu'il convient d'appeler des attractions spectaculaires.

Voir une authentique pierre rapportée de la lune... Observer de lointaines galaxies à travers des télescopes... Comprendre comment les satellites sont envoyés autour de la terre et à quoi ils servent... Découvrir les reconstitutions de missions Apollo... Pénétrer dans les modules grandeur nature de la station Mir qui tourna autour de la terre pendant une quinzaine d'années... Céline se montra enchantée par autant d'expériences uniques et inoubliables.

Avec son téléphone portable elle photographia Julien testant le simulateur de marche lunaire puis il l'immortalisa en train de réaliser un bulletin météo devant une caméra de télévision.

— En vérité, je dois te remercier, Bébé. Sans toi je n'aurais jamais eu l'idée de venir ici.

Tu vois, finalement la culture c'est pas seulement les arts, c'est aussi la science.

— Bravo ! L'intello a parlé ! On peut rentrer maintenant ?

Sur cette malicieuse boutade, ils prirent le chemin de la rue des Teinturiers en se tenant par la taille.

*

La seconde sortie exceptionnelle avait également été imaginée par Julien. Il avait réservé deux places pour l'excursion du jeudi en car à Albi et Cordes-sur-Ciel. En compagnie d'une douzaine d'autres personnes ils avaient joué les touristes à la découverte de la cathédrale fortifiée Sainte Cécile et du musée Toulouse Lautrec au cœur de la Ville Rouge. Ils avaient arpenté les vieilles rues étroites du centre historique ou encore les bords du Tarn, lieux propices à la flânerie qu'ils aimaient tant. Ils avaient admiré au passage les maisons anciennes en brique et à pans de bois et les hôtels Renaissance au charme pittoresque.

Puis, à une petite demi-heure de là, Cordes-sur-Ciel, perle des bastides albigeoises, leur avait offert la magie séculaire de son architecture gothique. Ils l'avaient découverte à pied, le meilleur moyen d'apprécier toutes ses beautés. À travers les ruelles escarpées et pavées, ils furent instantanément immergés dans une ambiance médiévale : portes fortifiées, remparts et façades gothiques sculptées, un véritable retour au Moyen Âge ! Un enchantement pour tous les deux. La vie leur souriait, sans grande originalité mais paisible et heureuse.

Cette journée confirma l'aptitude de chacun à partager les centres d'intérêt de l'autre. Julien surmonta son petit complexe pour montrer que lui aussi pouvait jouer les intellectuels.

— Comme disait Saint-Exupéry, « aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction ». T'es pas d'accord, Mon Cœur ?

— Bravo, Bébé ! Tu peux ajouter ces mots de Léonard De Vinci : « Plus on connaît, plus on aime ».

Tous deux étaient résolument décidés à continuer de faire connaissance.

*

Le vendredi matin, lorsqu'il reprit le chemin de la boulangerie, Julien n'avait pas tellement l'esprit au travail. Il avait encore en tête les images des intenses moments vécus durant ces jours de congé. En outre, il savourait d'avance la soirée qui s'annonçait. Grâce à des relations de ses parents, Murielle disposait de quatre entrées gratuites pour un concert. Elle avait aussitôt proposé à Céline de l'y accompagner avec Julien. Lequel avait suggéré d'inviter Fabian Abadie à se joindre à eux. Céline fut surprise de constater combien ce jeune boulanger avait une stature de rugbyman. Il avait la même silhouette que son frère Yassine. Il

dégageait la même impression de puissance irrésistible alors qu'il était d'une gentillesse désarmante. Tous les quatre se réjouissaient de pouvoir assister au spectacle inattendu d'un groupe rock australien en tournée européenne qui se produisait ce vendredi soir au Zénith Toulouse Métropole.

Ce fut en effet une soirée mémorable au cours de laquelle chacun des milliers de spectateurs devenait d'emblée un participant actif. L'interprétation par les artistes des tubes indémodables des groupes de rock mythiques était accompagnée, et parfois couverte, par les chants de la foule surexcitée. Le répertoire du groupe reprenait les succès légendaires des Rolling Stones, de Pink Floyd, de Queen ou des Beatles. L'ambiance survoltée, voire délirante, de ce concert exceptionnel permit à chacun d'extérioriser avec fougue une exaltation qui ne transparaissait généralement pas dans leur vécu quotidien habituel.

Au retour, dans la voiture de Fabian et sous le regard incrédule de ses amis, Julien chantonnait encore « We are the champions ».

*

Il attendait ce lundi de Pâques avec autant d'impatience que d'appréhension. Comme si le devenir de sa relation avec Céline dépendait de cette rencontre avec ses parents. Oubliés les délires du rock ! Julien ne pensait qu'à ça depuis la veille et même une partie de la nuit. Il s'était ingénié à imaginer les questions qu'on pourrait lui poser et les réponses les plus appropriées.

Il avait proposé à Céline de le laisser seul en attendant l'heure du rendez-vous. Afin de soulager son esprit du poids de ses cogitations obsédantes il avait entrepris de préparer quelques choux à la crème dont il maîtrisait la réalisation. Disposant de tous les ingrédients, il s'était à peine mis à l'ouvrage qu'il s'était à nouveau interrogé. Devait-il ou non apporter ces pâtisseries chez les parents de Céline ? C'était peut-être trop familier pour une première rencontre... Au dernier moment, se souvenant du commentaire flatteur reçu par son Saint-honoré, il décida de les apporter quand même.

*

Le temps mis par l'ascenseur pour atteindre le huitième étage ne suffit pas pour ralentir son rythme cardiaque. Il était tout pâle lorsque Madame Hamadi lui ouvrit la porte.

— Entrez Julien ! Soyez le bienvenu ! Nous sommes impatients de faire votre connaissance. Qu'avez-vous apporté là ? C'est pour nous ? Fallait pas.

Cet abord plutôt chaleureux lui permit de se détendre. Céline vint à son devant et l'embrassa sur la joue. « Pourvu qu'elle ne m'appelle pas Bébé » se dit Julien en lui rendant

sa bise pudique. Ils entrèrent dans le salon où elle fit les présentations.

Monsieur Hamadi, sans bouger de son fauteuil, serra vigoureusement la main de Julien.

— Alors c'est vous mon futur gendre ?

Il n'avait pas prévu cette question-là. Devant son air embarrassé Madame Hamadi intervint.

— Joseph ! Ne commence pas à le taquiner.

Il prit place sur le canapé aux côtés de Céline tout émoustillée. Sa mère présenta les deux garçons qui se tenaient discrètement à l'écart sur des chaises en bois peint. Yassine revêtait un polo du Stade Toulousain, Rachid était tout en noir. Puis Madame Hamadi apporta un plateau garni de petits gâteaux.

— Je n'ai pas votre talent pour la pâtisserie mais je tenais à vous proposer ces biscuits marocains en guise de bienvenue.

Julien n'aurait su imaginer un accueil plus encourageant. Il apprécia surtout la manière dont la maman de Céline sut créer une ambiance bienveillante et détendue. Dans une conversation ordinaire, parlant de tout et de rien, elle parvint à glisser toutes les questions qui l'intéressaient sans que cela ressemble à un interrogatoire. Julien répondit d'autant plus aisément qu'il s'y était préparé. En revanche Monsieur Hamadi réussit à le déconcerter par une nouvelle demande qu'il n'avait pas imaginée.

— Dites-moi, jeune homme, quand est-ce que vous comptez vous installer ensemble ?

Devant l'embarras évident de Julien c'est Céline qui répondit.

— Nous y pensons, Papa, mais rien ne presse. Tu sais que je dois d'abord terminer mon année d'école. Pour l'instant, Julien dispose d'un petit appartement près d'ici, ça pourrait suffire à notre bonheur. De plus...

Elle fut interrompue par la sonnerie musicale d'un téléphone. C'était le portable de Rachid. Il se leva et passa dans une pièce voisine pour répondre. Ce fut bref, il revint et chuchota quelques mots à l'oreille de son père puis quitta rapidement l'appartement. Visiblement gêné, Monsieur Hamadi justifia brièvement ce départ précipité.

— Une urgence... Rachid aide un de ses amis à dépanner des gens qui ont un ennui. Cette fois-ci il s'agirait d'une fuite d'eau.

Yassine leva les yeux au ciel avec une expression que Julien interpréta comme un doute sur la réalité du prétexte.

Madame Hamadi enchaîna sans transition en présentant à Julien un album où figuraient quantité de photos de Céline. De sa naissance à son adolescence, nombreuses furent celles qui

appelèrent une anecdote émouvante ou amusante. La rencontre se poursuivit plus d'une heure dans une ambiance joyeuse et décontractée.

À l'heure de prendre congé, Julien exprima son plaisir à connaître la famille de Céline. Madame Hamadi lui recommanda de passer régulièrement s'approvisionner auprès d'elle au marché. Elle lui réserverait les meilleurs fruits et légumes à bon prix. Monsieur Hamadi fit une recommandation à sa femme.

— Jamila, ce garçon est venu chez nous en apportant ses délicieux choux à la crème, qu'il reparte en emportant quelques-uns de nos gâteaux traditionnels. Prépare-lui un petit paquet.

Julien remercia en se disant qu'il venait de passer l'épreuve avec succès. Pour en avoir le cœur net il lui manquait l'appréciation de Céline. Il dut patienter jusqu'au lendemain après-midi lorsqu'elle vint le retrouver après ses cours.

— Bravo, Bébé ! Tu as été génial. Un vrai séducteur. Ils sont enchantés et ne tarissent pas d'éloges à ton sujet.

— Tu n'exagères pas un peu ?

— Pas du tout. Maman a dit que tu étais digne de devenir le père de ses futurs petits-enfants.

— Déjà ? On n'a pourtant pas évoqué le sujet !

— Et Papa a ajouté qu'un garçon qui se lève à quatre heures du matin pour aller travailler ne pouvait pas être mauvais. De sa part c'est un véritable compliment, tu sais. Même Yassine s'est joint au concert.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'un type comme toi pour beau-frère, ça lui allait.

— Et Rachid ?

— Ah, là, tu imagines... Ce ne fut pas la même chanson. Il a entrepris une véritable diatribe en prétendant que la famille ne devait pas accueillir en son sein un non-musulman. Qu'il était impardonnable de livrer une jeune femme à un mécréant en échange de quelques choux à la crème...

— Ah, oui ? ... Rien que ça !

— Papa l'a sévèrement interrompu, lui interdisant de tenir de tels propos sous son toit. Il lui a recommandé d'aller déverser ses propos haineux chez son copain Kerem et même d'y rester aussi longtemps qu'il ne serait pas redevenu pondéré.

— Si je comprends bien, je suis un sujet de division de ta famille ?

— T'inquiète, Bébé. Rachid s'était déjà marginalisé bien avant que l'on parle de toi. Il est fort en gueule mais pas courageux du tout. Il n'est guère capable d'affronter quelqu'un, ne serait-ce que verbalement, à plus forte raison s'il s'agit de notre père.

— Tout de même, ça m'ennuie d'être contesté malgré les trois opinions favorables.

— Tu devrais dire les quatre, si toutefois la mienne compte un peu.

Sur cette plaisanterie malicieuse ils échangèrent un long baiser et Julien changea de sujet.

— Ton père m'a donné à réfléchir en parlant de notre future installation. En rappelant que j'ai déjà un logement, tu as laissé entendre que tu te verrais bien me rejoindre ici.

— Évidemment ! Où veux-tu que nous vivions ?

— D'accord, Mon Cœur, mais moi je trouve ce studio trop étroit pour deux. Aussi j'ai réfléchi. Imagine, derrière cette paroi il y a une autre pièce aussi grande que celle-ci, elle donne côté jardin. Auparavant, ça constituait un appartement de deux grandes pièces que Madame Bourgeois proposait à la location. C'était trop grand pour moi. Elle a accepté de m'en louer la moitié, se réservant l'autre en guise de débarras. Il y a une porte communicante juste derrière ma petite armoire. Je suis sûr qu'elle accepterait de nous louer l'ensemble. On l'aménagerait à ton idée. S'il y a quelques travaux d'adaptation à faire, Papa nous aiderait, il adore bricoler.

— Bonne idée... Encore faudrait-il que tes parents sachent que j'existe...

— Ouais, tu as raison. À ça aussi j'ai pensé. Il faut que je te présente sans tarder maintenant que nous avons officialisé du côté des tiens. Je vais leur en parler dès ce soir.

*

Julien s'attendait à ce que Céline soit un peu stressée avant de rencontrer ses parents comme lui-même l'avait été avant d'être présenté à la famille Hamadi. À sa grande surprise ce ne fut pas le cas. Très décontractée, elle se présenta ce dimanche après-midi, à l'appartement de la rue de la République, plus chic et souriante que jamais. En revanche c'est Madame Cazenave qui, durant la semaine, s'était sentie tendue, presque anxieuse, à l'idée de rencontrer pour la première fois la petite amie de son fils. Il avait dit que ses parents étaient commerçants et qu'elle étudiait à la fac de médecine. Ça éveillait des complexes chez sa mère. Elle redoutait un jugement péjoratif en dépit de l'avis de son mari affirmant n'avoir à rougir de rien. Dans l'idée de compenser ce qu'elle considérait comme un handicap social elle avait revêtu son élégante robe violette réservée aux grandes occasions. Elle avait même décidé son mari à changer son habituel bleu de travail contre un pantalon en velours côtelé et un t-shirt beige.

Julien lui-même n'était pas très à l'aise avant la rencontre. Il n'avait rien dit de l'ascendance marocaine de Céline et se demandait comment ses parents réagiraient lorsque, vraisemblablement, la question apparaîtrait lors de l'entretien.

Toutes ces craintes s'avérèrent parfaitement vaines. André et Élise Cazenave furent conquis par le charme naturel et la simplicité de la jeune femme. Lorsqu'elle évoqua l'origine marocaine de ses ancêtres, elle raconta comment ils avaient tous courageusement travaillé dans l'agriculture pour nourrir leur famille. Ce qui créa une sorte de lien avec l'activité d'André Cazenave. Cependant Julien frémit légèrement lorsque sa mère demanda si Céline parlait arabe. Redoutait-elle que ses futurs petits-enfants soient élevés dans cette langue ? La réponse négative de Céline écarta définitivement le sujet.

Comme chez les Hamadi, quelque temps fut consacré à la séance « album photo ». Ce qui ne manqua pas de susciter des commentaires amusés sur le look de Julien enfant posant avec sa mère sur le petit pont en bois rouge du Jardin japonais.

Profitant de l'excellente ambiance, Julien aborda le sujet du logement en insistant sur leur désir partagé de s'installer durant l'été dans un apparemment plus grand que l'actuel studio. Ses parents approuvèrent l'idée de la pièce supplémentaire, si la propriétaire acceptait. Ils se dirent prêts à participer aux frais et aux travaux d'aménagement. Les deux amoureux échangèrent un tendre regard de contentement qui n'échappa pas aux parents également émus.

Sur l'insistance de Julien, son père fit à Céline les honneurs d'une visite guidée du grand balcon sur lequel il cultivait avec soin des plantes rares. Constatant l'admiration de la jeune femme devant plusieurs variétés insolites, il lui offrit un petit pot de *Pilea peperomioides* encore appelée *plante à monnaie chinoise* en raison de ses feuilles parfaitement rondes qui constituent un phénomène assez rare dans la nature. À ce geste rarissime, Julien comprit que son père avait déjà adopté Céline.

*

Les jours suivants confortèrent le jeune couple dans la voie qu'ils avaient choisi d'emprunter. Céline terminait brillamment son année de formation et espérait effectuer de nombreux stages en salle d'accouchement dès la rentrée prochaine. Julien n'avait jamais mis autant de cœur à l'ouvrage pour produire de belles et succulentes pâtisseries. Quant aux heures qu'ils passaient ensemble, dans l'appartement de Julien, en promenade à travers la ville ou même en faisant de simples courses, elles leur procuraient une parfaite et tranquille félicité. L'insouciance.

Comme pour beaucoup d'amoureux, leur ciel était d'azur, leur horizon radieux. Somme

toute, leur belle romance sans problème était des plus banales. Pas de quoi en faire un roman...

Jusqu'à ce vendredi 17 juin au matin. C'était le dernier jour de l'année scolaire de Céline et elle n'entendait pas déroger à sa petite habitude gourmande. Avant d'aller prendre son bus elle fit une halte à la boulangerie Legal. Dès le franchissement de la porte, son regard se fixa sur la vitrine à pâtisseries. Elle était presque vide, n'offrant à la clientèle que des meringues et quelques sachets de biscuits secs. Devant son regard étonné, Madame Legal anticipa sa question.

— Je suis désolé, Mademoiselle. Pas de chocolatine aujourd'hui, ni aucune autre viennoiserie. Nous avons été alertés trop tard. Notre pâtissier vient d'être hospitalisé.

— Julien est à l'hôpital ? Qu'est-il arrivé ?

— Nous n'avons pas encore de détails. Il y aurait eu un incendie cette nuit dans son immeuble.

— Il est blessé ?

— Des gens du voisinage parlent d'une intoxication par la fumée et de brûlures légères. Mais rien de plus précis.

— Où est-il hospitalisé ?

— À Rangueil, nous a-t-on dit.

— Merci Madame. J'y cours.

Pour atteindre l'hôpital Rangueil depuis la place Saint Cyprien il aurait fallu emprunter successivement les métros A et B puis le téléphérique Téléo. Trop long, estima Céline qui préféra appeler un taxi. En cours de route elle téléphona à son amie Murielle pour la tenir au courant, qu'elle justifie son absence auprès de l'encadrement et qu'elle récupère ses quelques affaires personnelles restées à l'école.

Lorsqu'elle se présenta aux Urgences on la renvoya vers le tout proche bâtiment H3 où l'on accueille les personnes brûlées. Après qu'elle eut expliqué qui elle cherchait on finit par la diriger vers la chambre où se trouvait Julien. Il était assoupi, un masque à oxygène lui couvrait une partie du visage. Sur le drap bleu pâle reposaient ses deux mains enserrées dans d'épais pansements blancs. Elle réprima difficilement un sanglot convulsif. Posant délicatement sa main sur le front de Julien elle murmura à son oreille.

— Salut Bébé, c'est moi. Tu m'entends ?

Julien entrouvrit les paupières. Son regard tendre tenait lieu de sourire. Une infirmière

vint prendre sa température qui était normale et relever divers paramètres sur le moniteur auquel il était relié.

— Tout est rentré dans l'ordre, Monsieur Cazenave. Vous vous en sortez bien.

Elle ôta le masque respiratoire qu'elle remplaça par un discret petit tuyau insufflant de l'oxygène dans les narines. Il put vraiment sourire à Céline.

— Comment tu as su ?

— Par Madame Legal. Mais on ne sait pas vraiment ce qu'il s'est passé. Tu t'en souviens ?

— Oh ça oui, Mon Cœur. Il devait être près d'une heure du matin lorsqu'une forte odeur de brûlé m'a réveillé. Un peu de fumée pénétrait dans l'appart par-dessous la porte. Je suis allé ouvrir, le palier était plein de fumée grise et acre. J'ai aperçu une lueur rougeâtre en bas de l'escalier. J'ai compris qu'il y avait le feu et j'ai pu descendre avant que les flammes atteignent les premières marches. Quand j'ai vu que le feu avait déjà attaqué le bas de la porte de Madame Bourgeois je l'ai appelée, elle ne répondait pas. Avec un voisin accouru je ne sais comment, nous avons voulu enfoncer sa porte. Je n'ai pas réfléchi. Bien qu'encore épargné par les flammes, le bois du haut de cette porte était déjà très chaud et je m'y suis brûlé les deux mains.

Joignant le geste à la parole, Julien souleva ses bras pour montrer les bandages. Céline compatit.

— Ça te fait mal ?

— Pas tellement. Je suppose qu'on m'a administré une bonne dose de calmant.

— Tu as tout de même été imprudent, non ?

— Je n'ai pas réfléchi. Étant donné l'épaisse fumée qui se répandait dans son appartement, j'ai craint pour Madame Bourgeois. De fait elle était dans son lit encore endormie malgré cette fumée nocive. Nous avons essayé de la réveiller pour la faire sortir lorsqu'une petite explosion dans le vestibule a soudainement propulsé des flammes dans tout l'appartement. Par chance les pompiers venaient d'arriver. Ils nous ont fait sortir en disant qu'ils s'occupaient de la vieille dame. J'ai alors commencé à ressentir mes brûlures, les pompiers m'ont mis un masque à oxygène et m'ont amené ici.

Céline se tourna vers l'infirmière qui était restée écouter le récit de Julien.

— Que disent les médecins ?

— Il n'y a rien de bien grave, d'après ce que j'en sais. On redoutait une intoxication par fumée mais tous les examens effectués aux urgences se sont avérés rassurants. Un peu

d'oxygénothérapie devrait suffire. On a transféré Monsieur Cazenave dans ce service à cause de ses brûlures. Les deux mains sont atteintes au deuxième degré superficiel. La guérison intervient généralement en deux à trois semaines.

— Vous allez me garder trois semaines ?

— Sûrement pas. La décision ne m'appartient pas mais en général nous libérons les patients comme vous après nous être assurés que tout est en bonne voie. Ça prend rarement plus de quarante-huit heures.

Céline retint l'infirmière qui allait quitter la chambre.

— On soigne ça comment ?

— Par l'application de crèmes désinfectantes, de pommades cicatrisantes et la pose d'un pansement de protection. Sans oublier les antalgiques pour calmer la douleur. On vous expliquera tout ça au moment de sortir.

Julien, qui curieusement avait meilleure mine que Céline, s'inquiéta pour son travail.

— Pourrais-tu repasser à la boutique pour leur expliquer ? Ça va leur créer du souci.

— T'inquiète, ils comprendront. Et tes parents, je dois les appeler ?

— Pas la peine, on m'a permis de leur téléphoner tout à l'heure en me tenant un portable près des lèvres. Maman va venir. En revanche je veux bien que tu passes voir à l'appart. J'espère que l'incendie a été maîtrisé à temps et qu'il n'y a pas de dégâts importants.

Céline promet.

*

Le lendemain en tout début d'après-midi elle était de retour au chevet de Julien impatient de quitter l'hôpital.

— J'ai parlé aux Legal. Ils te souhaitent un bon et complet rétablissement. Ils disent de ne pas t'en faire pour les pâtisseries. Ils vont demander à un retraité de leurs connaissances de reprendre du service pour quelque temps. Fabian passera te voir tout à l'heure, il s'inquiète pour toi. Ensuite je suis allée à l'appartement. Tout va bien. Il ne reste qu'une forte odeur de brûlé. Les pompiers ont fait du bon boulot, les dégâts se limitent au vestibule du rez-de-chaussée et à l'entrée du logement de Madame Bourgeois.

— Comment va-t-elle ?

— J'ai rencontré sa belle-fille sur place. Elle est très préoccupée car sa belle-mère a inhalé beaucoup de monoxyde de carbone, on a dû la placer en réanimation. Vu son âge, son cas est préoccupant. C'est sûrement ton intervention qui lui a évité l'asphyxie fatale immédiate.

— Souhaitons qu'elle s'en sorte au mieux.

— À propos de sortie, sais-tu quand tu quitteras l'hosto ?

— En principe lundi dans la matinée.

— Cool ! Finalement, il n'y a plutôt des bonnes nouvelles.

— Pas seulement. Ce matin j'ai eu une visite désagréable. C'étaient deux policiers.

— Que voulaient-ils ?

— Ils enquêtent, car les experts ont conclu à un incendie volontaire après avoir découvert des traces d'essence dans un angle sous l'escalier.

— On te soupçonne ?

— Non, enfin je ne pense pas. Ils souhaitaient recueillir mon témoignage. Ils voulaient savoir si Madame Bourgeois ou moi-même avions des « ennemis », des personnes susceptibles d'avoir de mauvaises intentions à notre égard. Je leur ai dit que la brave femme était si gentille qu'on n'imaginait pas que quelqu'un puisse lui en vouloir. Quant à moi, j'ai dit ne pas avoir connaissance que mes pâtisseries aient jamais empoisonné quelqu'un. Ça ne les a même pas fait rire...

— Tu penses que personne ne voudrait s'en prendre à toi ?

— Évidemment. Pour quelles raisons ? À qui ai-je fait du tort ?

— Tu oublies Rachid !

— Tu le crois capable de ça ?

— Je ne sais pas. J'ai un mauvais pressentiment.

*

Lorsqu'elle revint à Ranguel le dimanche après-midi, les parents de Julien étaient déjà auprès de lui. Elle s'efforça de faire bonne figure, cependant Julien ne manqua pas de remarquer sa mine fortement contrariée. C'est seulement après le départ de Monsieur et Madame Cazenave qu'il en demanda la raison.

— C'est la présence de mes parents qui te contrarie ? Tu sais, Mon Cœur, ils estiment que je leur appartiens encore un peu. Ils s'inquiètent pour moi mais ça n'empiète pas sur notre relation.

— Tu n'y es pas du tout, Bébé, ça n'a rien à voir. J'ai appris hier soir une terrible nouvelle, je n'en ai pas dormi de la nuit.

— Raconte !

— Mes pressentiments étaient justifiés. C'est Rachid ! C'est lui qui a mis le feu !

— C'est pas vrai ?

— Hélas, si. Il a tout raconté à son frère. Je les ai entendus car toutes les fenêtres étaient grandes ouvertes en raison de la canicule. Il a avoué être un peu terrifié mais uniquement par les conséquences le concernant si on parvient à l'inculper. Yassine lui a fait la leçon en disant que personne ne peut se comporter comme ça en France de nos jours. Rachid a invoqué des versets du Coran où il est dit que les croyants musulmans ne doivent pas prendre des infidèles pour alliés ou amis. Que quiconque le fait contredit la religion d'Allah. Son frère lui a rappelé qu'on trouve également un verset rappelant que si Allah l'avait voulu, tous ceux qui sont sur la terre auraient cru en lui. *Est-ce à toi de contraindre les gens à devenir croyants ?* Rachid insista avec d'autres citations du genre « *Faites la guerre à ceux qui ne croient point en Dieu et à ceux qui s'unissent à eux* ».

— Quel fanatisme aveugle et stupide ! Et puis personne ne lui demande d'être mon ami ni mon allié. C'est quand même dingue !

— En tout cas ça crée une situation trop pénible. Yassine a répété qu'il condamnait son comportement. Il l'a sommé de ne pas poursuivre dans cette voie tout en promettant qu'il ne le trahirait pas. Pour lui, les liens du sang sont plus forts que tout. Ils le contraignent à protéger son petit frère en ne le dénonçant pas. Il s'est contenté, en plus du sermon, de lui interdire d'en parler à quiconque et surtout pas à nos parents. Maman en serait inconsolable et papa piquerait une colère redoutable. Mais rien de tout cela me laisse penser que Rachid a renoncé à contrarier notre relation, y compris par la violence.

— Je te comprends, Mon Cœur. C'est consternant mais pas vraiment dramatique, à mon avis. Ton frère est dérangé, c'est évident. En même temps il ne semble pas très courageux. À défaut de lui faire entendre raison, on devrait trouver un moyen de le rendre inoffensif. Il faut l'obliger à renoncer à toute agressivité envers nous.

— Je ne vois pas comment l'empêcher de nuire. Ça me fait vraiment peur, tu sais.

*

De retour à son studio, Julien passa une première semaine relativement calme. Céline, qui était désormais en vacances, resta près de lui la plupart du temps car ses gros pansements l'empêchaient de se servir des mains pour n'importe lequel des gestes du quotidien. Il refusa de sortir estimant que ses bandages attiraient trop l'attention. C'est donc Céline qui se chargea d'effectuer les courses tout comme la cuisine et le ménage. Une répétition grandeur nature de leur future vie de couple, dit-elle ironiquement. Elle se chargea également de changer ses pansements en suivant les recommandations d'une infirmière intervenue le premier jour.

Petite distraction en milieu de semaine, Fabian vint rendre visite au convalescent. Ils

passèrent ensemble quelques heures à plaisanter en buvant une bière.

Rachid ne s'étant pas manifesté, les deux amoureux l'oublièrent d'autant plus aisément qu'une triste nouvelle vint perturber leurs réflexions et la sérénité de ces jours-là. Madame Bourgeois n'avait pas survécu à son intoxication malgré les soins prodigués à l'hôpital.

Julien en fut très affligé. Il entretenait une relation affectueuse avec la vieille dame, elle était pour lui bien plus que la propriétaire de son appartement, c'était comme une parente. Elle allait lui manquer. D'autre part la question allait se poser du devenir de son contrat de location. Les héritiers allaient-ils permettre l'agrandissement qu'il souhaitait ou même simplement continuer à accepter un locataire ? On verrait cela plus tard.

*

Une fois les gros bandages remplacés par des pansements plus minces, Julien put enfiler des gants en silicone moins voyants. Il accepta d'accompagner Céline dans ses sorties matinales au supermarché et à la boulangerie où, pour la première fois, il fut accueilli en client.

Jamais la canicule n'avait produit des températures aussi élevées sur Toulouse. Le temps n'était pas aux longues promenades sentimentales et le jeune couple devait se contenter de la toute relative fraîcheur de l'appartement aux volets fermés. Julien voulut néanmoins assister aux obsèques de Madame Bourgeois. N'étaient présents que quelques membres de la proche famille de la vieille dame dont seule la belle-fille lui était connue. La question du devenir de son appartement lui brûlait les lèvres. Céline lui fit entendre raison, ce n'était vraiment pas le moment d'aborder cette question.

Après la cérémonie, elle le laissa rentrer seul au studio car elle devait passer chez ses parents afin de prendre quelques affaires personnelles. Les circonstances l'avaient amenée à passer les trois quarts de son temps chez Julien sans toutefois s'y être définitivement installée.

Lorsqu'elle le rejoignit elle avait l'air perplexe.

— Écoute ça, Bébé. Je ne sais s'il faut s'en réjouir ou le déplorer. Je viens de surprendre une nouvelle conversation entre mes frères. Je n'aurais jamais imaginé Rachid dans cet état d'abattement. Ce ne sont pas les remords qui le tourmentent mais l'idée que les policiers puissent l'identifier comme auteur de l'incendie criminel. Il se voit déjà en prison et demande à Yassine de suivre attentivement dans les médias l'évolution de l'enquête et de le conseiller.

— Au fait, elle en est où cette enquête ?

— D'après ce que j'ai compris, la police ne dispose pas d'indices significatifs pour orienter les recherches. Ils en sont réduits à poursuivre les enquêtes de voisinage dans l'espoir

que quelqu'un ait vu ou entendu quelque chose. Nous sommes probablement les seuls à connaître la vérité.

— Et c'est sans doute là notre chance, ma belle !

— Que veux-tu dire ?

Julien lui exposa le plan qu'il venait de concevoir.

*

Ce n'est pas tout à fait par hasard que Julien et Céline se trouvèrent sur la place du Fer à cheval vers 9 heures le lundi matin suivant. Ce rond-point assurant la jonction entre le pont Saint Michel et les Allées De Fitte était le débouché naturel de leur petite promenade dans la Prairie des Filtres.

C'était aussi le point de passage obligé de Yassine lorsque, chaque semaine, il revenait du hangar où était remise la fourgonnette Peugeot rouge et noire servant à l'approvisionnement de l'éventaire du marché. Pour rien au monde il n'aurait dérogé à ce rite d'effectuer un contrôle complet du véhicule. Batterie, huile, lave-glace, pression des pneus, il avait appris de son père les gestes nécessaires à un bon entretien garantissant le fonctionnement sans surprises du véhicule indispensable à l'activité familiale.

Céline connaissait cette routine du jour de repos, elle avait prévu de le rencontrer de manière d'apparence fortuite. Lorsque Yassine aperçut le couple, il vint à sa rencontre.

— Salut Céline. Bonjour Julien, comment allez-vous ? J'ai appris pour vos mains. Ça semble en bonne voie. Je vous souhaite un rétablissement rapide. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas.

— Merci Yassine. Justement j'aurais un petit service à vous demander.

— Pas de souci. De quoi s'agit-il ? Une livraison à domicile, peut-être ?

— Pas vraiment. Ce que j'aimerais c'est l'organisation d'un rendez-vous en tête à tête avec votre jeune frère Rachid.

Yassine, surpris par la demande, se frotta le menton avant de répondre.

— Euh... Rachid ?... Oui... Ça va être difficile...

— Oui, je sais, il ne me porte pas dans son cœur.

— Je crois que c'est une mauvaise interprétation de ses convictions religieuses. Il n'a pas vraiment...

Julien l'interrompit sur un ton autoritaire dont il ne se serait pas cru capable.

— Ne vous fatiguez pas, Yassine. Je sais qu'il a mis le feu à mon immeuble et causé la mort d'une vieille dame. J'en détiens la preuve indiscutable qui intéresserait la police. Mais je

souhaite laisser une chance à celui qui pourrait devenir mon beau-frère. J'ai une proposition à lui faire. S'il renonce définitivement à s'opposer, en paroles ou en actes, à mon alliance avec Céline, je promets de détruire cette preuve et de n'en plus jamais parler.

— Je vous comprends, Julien. C'est généreux de votre part. Je ne sais ce qu'il en pensera, mais je peux tenter de lui transmettre votre offre.

— Non, Yassine. Je me suis mal fait comprendre. Je souhaite uniquement que vous facilitiez le rendez-vous, sans lui livrer les détails de ma proposition. Persuadez-le que c'est dans son intérêt. Je veux lui en parler de vive voix, les yeux dans les yeux.

— OK. Je vais essayer, je ne garantis rien.

— Je vous accorde jusqu'à la fin de la semaine. Ensuite je devrais reprendre mon travail. Si je n'ai pas connaissance d'un lieu et d'une heure de rendez-vous d'ici là je communique à la police les éléments en ma possession. Qu'il réfléchisse bien ; incendiaire et meurtrier, ça pèse très lourd devant un tribunal.

Ils arrivaient à hauteur de l'immeuble des Hamadi. Yassine avait perdu sa mine souriante. Il hocha lentement la tête en signe d'acquiescement tacite puis décida de monter les huit étages à pied. Sans doute pour s'accorder le temps de réfléchir.

Céline et Julien poursuivirent en direction de la rue des Teinturiers. Il avait retrouvé le sourire. Elle lui posa la question qu'elle avait eu grand mal à retenir.

— C'est quoi cette preuve dont tu parles ?

— Je n'en ai pas la moindre idée... L'important c'est que Rachid croie en son existence et se sente menacé. Compte tenu des circonstances ça reste plausible. Pour sauver sa peau, je pense qu'il goberait n'importe quoi.

*

Deux jours plus tard, Céline recevait un message sur son téléphone.

« Pour Julien : rendez-vous samedi prochain à 18 heures. Appartement de Kerem Kaya, dixième étage de la première barre d'immeuble avenue Jean Moulin ».

*

Rachid se sentait stressé. Une demi-heure avant la rencontre prévue il guettait depuis le haut de l'immeuble les quelques allées et venues près de l'accès principal au niveau de la rue. Il regrettait d'avoir accepté la proposition transmise par son frère. Pourquoi Julien voudrait-il lui parler ? Selon Yassine, leur sœur avait probablement rapporté à Julien son hostilité à toute alliance avec un non-musulman. Il cherche peut-être une solution conciliante, avait-il suggéré. Tu ne penses pas ?

La réponse de Rachid avait confirmé qu'il n'avait vraiment pas la culture de la diplomatie.

— Ça, il n'a aucune chance, crois-moi ! Sauf s'il souhaite sincèrement se convertir à l'Islam.

Redoutant une impasse, Yassine avait cru nécessaire d'évoquer quand même le seul aspect susceptible de ramener son frère à la raison.

— J'ai l'impression qu'il se doute de quelque chose à propos de l'incendie. Tu devrais tout de même l'écouter, je suis sûr que c'est dans ton intérêt.

Finalement Rachid avait cédé bien qu'il envisageât ce futur entretien davantage comme un affrontement que comme une négociation pacifique.

De fait, le moment venu, il commençait à s'en faire une idée concrète. Il ne parvenait pas à concevoir la rencontre sous forme d'un simple échange d'arguments. Il ne pouvait imaginer qu'une vraie lutte physique entre deux combattants. Ça l'excitait et l'effrayait en même temps.

Deux véhicules venaient de pénétrer sur l'étroite bande de parkings longeant le bâtiment. Il en connaissait les propriétaires, c'étaient des résidents. Ses battements de cœur s'accéléchèrent lorsqu'il vit arriver lentement une voiture blanche inconnue qui cherchait visiblement où se garer. Dès qu'elle s'immobilisa, un homme en sortit côté passager. À l'allure il reconnut Julien. Du côté conducteur sortit un deuxième homme à la stature imposante. Il ressemblait vaguement à Yassine, juste un peu plus âgé et le crâne rasé.

Pourquoi, se demanda Rachid, sont-ils venus à deux ? On lui avait parlé d'un tête-à-tête et il avait demandé à son copain Kerem de s'absenter une heure ou deux.

C'est sûr, ils allaient s'en prendre à lui, ils voulaient lui casser la gueule. Un contre un, c'était déjà pas gagné. Contre deux, dont un super baraqué, c'était perdu d'avance. Un début de panique s'emparait de lui.

Il ignorait qu'en réalité Julien avait demandé à son ami Fabian de l'accompagner dans la seule éventualité où les choses tourneraient mal. Il n'était pas question qu'il assiste à l'entretien, il devrait se tenir à la porte de l'appartement du copain turc pendant que Julien mènerait la discussion à l'intérieur.

Persuadé qu'il courait un véritable danger, Rachid se mit à délirer. Alors que Julien et Fabian empruntaient l'escalier principal, à l'autre extrémité de la barre d'immeuble, il commença à chercher une issue de secours. Il ne pensait qu'à fuir.

Rejoindre le grand escalier n'était pas possible sans croiser ceux qu'il voulait éviter. En

sens opposé il ne restait que quelques mètres avant d'atteindre la limite nord du bâtiment. C'est pourtant la direction qu'il emprunta car il savait y trouver une échelle scellée au mur permettant d'atteindre le toit en terrasse. Il gravit quatre à quatre les échelons, déverrouilla la trappe permettant l'accès et se hissa sur l'immense plateforme.

Cette barre d'immeuble était constituée de sept bâtiments identiques accolés en un unique ensemble rectiligne de plus de cent dix mètres de long. Sans réfléchir davantage, Rachid se mit à courir en direction de l'extrémité sud de la terrasse. Il parvint, très essoufflé, à une trappe supposée communiquer avec une échelle identique à celle de son point de départ. Son espoir de passer par là pour s'échapper fut amèrement déçu lorsqu'il constata qu'elle était verrouillée de l'intérieur. Une impasse.

Un rapide coup d'œil en arrière lui fit apercevoir ceux qu'il considérait comme des poursuivants. Julien et Fabian l'avaient vu grimper à l'échelle et, sans comprendre sa motivation, avaient emprunté le même chemin. Totalement paniqué, Rachid approcha du bord latéral de la terrasse. Face à lui, de l'autre côté de la bande des parkings large d'environ douze mètres, se trouvait un grand hangar sans étage au toit en tôle ondulée. Il estima qu'avec de l'élan il pouvait sauter sur ce toit en contrebas, quitte à effectuer un roulé-boulé en se réceptionnant. Il avait vu cent fois des héros de séries télévisées réaliser d'immeubles en immeubles, et sans le moindre dommage, des sauts encore plus impressionnants.

Malheureusement pour lui, les lois de la pesanteur ne sont pas celles du cinéma. Il regarda fixement ses baskets comme pour les supplier d'accomplir un exploit puis il sauta au moment où Julien n'était plus qu'à une dizaine de mètres. Malgré son puissant élan, il atteignit à peine la moitié de la distance le séparant du hangar. Puis il tomba à la verticale comme un gros caillou inerte pour finalement atterrir brutalement sur le toit d'une Dacia Sandero qui cherchait à se garer. Julien se figea sur place, horrifié par l'incroyable séquence. Fabian, qui n'avait pu discerner la scène, le rejoignit, le regard interrogateur.

— Où est-il passé ?

Pour toute réponse, Julien l'invita à se pencher prudemment au bord de la terrasse. Le corps désarticulé et inanimé de Rachid gisait sur le sol juste devant la petite voiture au toit cabossé. Une petite mare de sang s'élargissait sur le bitume.

Ils rebroussèrent chemin pour descendre jusqu'à la scène macabre où affluaient les curieux. Julien était blême, il eut un haut-le-cœur en voyant le corps de Rachid emporté sur une civière par les pompiers. Le visage tuméfié n'était guère reconnaissable. Du sang coagulait déjà sur sa petite barbe raide. Ses yeux vides encore ouverts fixaient le ciel

lumineux. Une question saugrenue traversa l'esprit de Julien. Rachid avait-il rejoint le paradis d'Allah ?

Fabian le tira par la manche. Des policiers commençaient à recueillir les coordonnées de témoins. Inutile de s'attarder sur place, ils regagnèrent le quartier Saint Cyprien où les attendait Céline. Elle remarqua immédiatement la mine défaite de Julien.

— Il n'a pas accepté ?

— Ne t'inquiète pas, Mon Cœur, ton frère ne s'opposera plus jamais à notre union.

— Je ne comprends pas. Raconte !

Julien ne répondit rien. Il se laissa tomber sur une chaise, la tête penchée serrée entre les mains. Fabian prit délicatement Céline par l'épaule et l'entraîna vers la fenêtre pour lui résumer les circonstances du drame. Lorsqu'elle comprit que Rachid était mort, elle s'effondra mêlant cris et sanglots.

— Julien ! Comment as-tu pu faire ça ? Avec ton initiative stupide et tes prétendues preuves tu viens de tuer mon frère !

— Mais je ne l'ai pas touché, je ne lui ai même pas parlé, Mon Cœur. C'est lui qui...

— Arrête ! C'est de ta faute... Sans toi il serait encore vivant. Tu as tout détruit. Ma famille va te haïr pour l'éternité. Jamais plus je ne pourrai épouser le responsable de la mort de mon frère ! Tu viens de me perdre pour toujours et moi aussi je t'ai perdu ! Tu n'existes plus ! Je ne veux plus te voir !

Devant le désespoir de Céline, Julien ne savait quel comportement adopter. Il l'approcha et voulut la prendre dans ses bras. Elle se dégagea vivement et quitta l'appartement sans dire un mot de plus, ni même se retourner.

Ils étaient anéantis.

*

Il n'avait aucun souvenir de la manière dont il avait passé les deux jours suivants. Il n'avait rien mangé et n'était pas sorti de chez lui. Il avait attendu en pure perte un éventuel coup de fil de Céline ou peut-être même qu'elle revienne frapper à sa porte. En vain.

Par deux fois, la nuit était tombée sans que rien ne vienne interrompre sa terrible solitude. Il avait peu dormi par courtes périodes agitées d'abominables cauchemars. Son esprit ne parvenait à s'extraire du drame récent à l'exception près qu'il lui rappelait la nécessité de reprendre son travail à la boulangerie le mardi matin.

Julien était donc sorti de chez lui vers cinq heures et quart. Il faisait encore nuit, les lampadaires éclairaient faiblement la rue des Teinturiers totalement déserte. Il connaissait si

bien son chemin qu'il aurait pu parcourir les yeux fermés les quelque 250 mètres le séparant de son lieu de travail. Il en avait effectué la moitié en marchant sur la chaussée inoccupée lorsqu'il entrevit une fourgonnette venant lentement en sens inverse. Il se déplaça sur le trottoir alors que le véhicule accélérât. Fonçant droit sur lui, il escalada ce trottoir et percuta Julien avec une extrême violence avant même qu'il ait pu comprendre ce qu'il se passait. Son corps fut projeté quelques mètres en arrière. Retombant brutalement sur le sol il s'y fracassa le crâne avec une violence inouïe. La mort fut instantanée, il n'eut pas le temps de souffrir.

Sans ralentir, la fourgonnette regagna le centre de la chaussée et poursuivit son chemin vers l'autre extrémité de cette rue à sens unique. Un cycliste matinal qui, fortuitement, roulait à bonne distance derrière le véhicule, assista de loin à l'accident. Il s'arrêta à hauteur du corps sans vie et s'empressa d'appeler les secours. Aux policiers, rapidement intervenus, il fit le récit de ce qu'il avait vu. Il n'avait pu relever le numéro de la plaque du véhicule. Tout ce qu'il avait remarqué était sa couleur rouge et noire.

*

DEUX MOIS PLUS TARD

Dans les modestes locaux toulousains de Médecins Sans Frontières, l'agent recruteur Dan Pham ajusta ses lunettes sur le nez. À mi-voix il relut lentement plusieurs paragraphes du dossier ouvert sur son bureau. Assise face à lui une jeune femme brune à la mine blafarde tendait attentivement l'oreille. Il remonta les lunettes sur son front et releva la tête pour scruter le visage de la jeune femme.

— Pour nous résumer, Mademoiselle, vous nous avez fait parvenir votre candidature spontanée il y a cinq semaines. Votre CV et votre lettre de motivation ont retenu toute notre attention car nous manquons terriblement de profils comme le vôtre. Même avec une formation inachevée vous seriez d'une aide précieuse dans nos dispensaires lointains. Vous avez relu nos conditions générales et particulières et vous avez pris le temps de la réflexion. Aujourd'hui vous confirmez que votre détermination reste intacte. Vous maintenez votre

aspiration à rejoindre un de nos postes en Afrique. Comme j'ai déjà eu l'occasion de vous le dire, nous organisons précisément un départ pour le Malawi la semaine prochaine. Un poste est vacant dans un dispensaire près de Blantyre. Vous pourriez parfaitement convenir. Il s'agit, vous vous en souvenez, d'un engagement de deux ans minimum. Si, comme il me semble, vous êtes toujours partante, veuillez écrire « bon pour accord » et signer en bas de ce contrat.

La jeune femme ébaucha un sourire triste et prit le stylo que l'homme lui tendait. Sans dire un mot elle traça lentement les termes indiqués puis compléta le formulaire par sa signature : Céline Hamadi.

FIN

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

Donner votre avis



Les auteurs comptent sur vous

